

Anhang

Im Folgenden werden im Zuge dieser Studie besprochene Texte wiedergegeben, die zum wenig bekannten und teils auch ‘vergessenen’ Korpus der Lyrik des Ersten Weltkriegs gezählt werden können. Sie stammen aus Lyriksammlungen, die zwischen 1919 und 1938 erschienen sind, auch wenn die Entstehungszeit der Texte großteils schon auf die Zeit zurückgeht, die die Dichter an der Front verbrachten. Manche – etwa François Porché’s *Poème de la tranchée* – wurden bereits während des Kriegs veröffentlicht. Die hier reproduzierten Texte wurden nicht wieder aufgelegt, abgesehen von jüngst entstandenen Faksimile- beziehungsweise Reprint-Ausgaben des *Poème de la tranchée* von François Porché, der Sammlung *La muse de sang* von Larréguy de Civrieux, Drieu La Rochelles *Interrogation* sowie der *Poèmes, 1911–1918* von Georges Chennevière, der Aufnahme einzelner Texte in die Anthologien von Jacques Béal (1992), Nancy Sloan Goldberg (1993) und Ian Higgins (1996) oder auch der Präsenz mancher Gedichte – oft in unzuverlässiger Reproduktion – auf Blogs und Websites, die anlässlich der Gedenkjahre 2014–2018 eingerichtet wurden. Die Texte werden ihren jeweiligen Verfassern zugeordnet wiedergegeben. Die Reihenfolge der einzelnen Gedichte entspricht ihrer Einbettung in die jeweiligen Sammlungen.

Jean-Marc Bernard

De profundis

Du plus profond de la tranchée
Nous élevons les mains vers vous
Seigneur : Ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée !

Car plus encor que notre chair
Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s’est abattu l’orage
Des eaux, de la flamme et du fer,

Vous nous voyez couverts de boue
Déchirés, hâves et rendus...
Mais nos cœurs, les avez-vous vus ?
Et faut-il, mon Dieu, qu’on l’avoue,

Nous sommes si privés d’espoir
La paix est toujours si lointaine

Que parfois nous savons à peine
Où se trouve notre devoir.

Éclairez-nous dans ce marasme
Réconfortez-nous et chassez
L'angoisse des cœurs harassés
Ah ! rendez-nous l'enthousiasme !

Mais aux morts, qui ont tous été
Couchés dans la glaise et le sable
Donnez le repos ineffable,
Seigneur ! ils l'ont bien mérité.

(in: Béal 1992: 55)

Jean-Pierre Calloc'h

La veillée dans les tranchées

Prière du Guetteur
(Traduction)

7–27 septembre.

Les ténèbres pesantes s'épaissirent autour de moi ; – Sur l'étendue
de la plaine la couleur de la nuit s'épandait, – Et j'entendis une voix
qui priait sur la tranchée : – O la prière du soldat quand tombe la lumière
du jour !

« Le soleil malade des cieux d'hiver, voici qu'il s'est couché ; –
Les cloches de l'Angélus ont sonné dans la Bretagne. – Les foyers
sont éteints et les étoiles luisent : – Mettez un cœur fort, ô mon Dieu,
dans ma poitrine.

« Je me recommande à Vous et à Votre Mère Marie ; – Défendez-
moi, mon Dieu, des épouvantes de la nuit, – Car ma tâche est grande
et lourde ma chaîne : – Devant le front de la France mon tour est venu
de veiller.

« Oui, la chaîne est lourde. Autour de moi demeure – L'Armée.
Elle dort. Je suis l'œil de l'armée. – C'est une charge rude, vous le
savez. Eh bien ! – Soyez avec moi et mon souci sera léger comme la
plume.

« Je suis le matelot au bossoir, le guetteur – Qui va, vient, qui voit
tout, qui entend tout. La France – M'a appelé ce soir pour défendre
son honneur, – Elle m'a commandé de continuer sa vengeance.

« Je suis le grand veilleur debout sur la tranchée, – Je sais ce que je suis et je sais ce que je fais ; – L'âme de l'Occident, sa terre, ses filles et ses fleurs, – C'est toute la beauté du monde que je garde cette nuit.

« J'en payerai cher la gloire, peut-être. Et qu'importe ? – Les noms des immolés, la terre d'Armor les gardera : – Je suis une étoile claire qui brille au front de la France. – Je suis le grand guetteur debout pour son pays.

« Dors, ô patrie, dors en paix. Je veillerai pour toi. – Et si vient à s'enfler la mer Germaine, – Nous sommes frères des rocs qui défendent le rivage de la Bretagne douce. – Dors, ô France, tu ne seras pas submergée encore cette fois.

« Pour être ici, j'ai abandonné ma maison, mes parents ; – Plus haut est le devoir auquel je me suis attaché ; – Ni fils, ni frère ! Je suis le Guetteur sombre et muet ; – Aux frontières de l'Est, je suis le rocher breton.

« Pourtant, plus d'une fois, il m'advient de soupirer : – Comment sont-ils ? Hélas ! ils sont pauvres, malades peut-être. – Mon Dieu, ayez pitié de la maison qui est la mienne, – Car je n'ai rien au monde que ceux qui pleurent là.

« Maintenant, dors, ô ma patrie ; ma main est sur mon glaive ; – Je connais le métier, je suis homme, je suis fort ; – Le morceau de France sous ma garde, jamais ils ne l'auront...

Que suis-je devant vous, mon Dieu, sinon un ver ?

« Quand je saute le parapet, une hache à la main, – Mes garçons disent peut-être : en avant, celui-là est un homme ! – Et ils viennent avec moi dans la boue, dans le feu, dans la fournaise ; – Mais vous, vous savez bien que je ne suis qu'un pécheur.

« Vous, Vous savez bien combien faible est mon âme, – Combien desséché mon cœur, combien misérables mes désirs : – Trop souvent Vous me voyez, ô Père qui êtes aux Cieux, – Suivre des chemins qui ne sont pas Vos chemins.

« C'est pourquoi quand la nuit répand ses terreurs par le monde, – Dans les cavernes des tranchées lorsque dorment mes frères, – Ayez pitié de moi, et écoutez ma demande, – Venez et la nuit pour moi sera pleine de clarté.

« Mon Dieu, protégez-moi contre mes anciens péchés ; – Brûlez-moi, brûlez-moi dans le feu de Votre Amour, – Et mon âme brillera la nuit comme un cierge, – Et je serai semblable aux archanges de Vos cohortes.

« Mon Dieu, mon Dieu, je suis le veilleur tout seul ; – Ma patrie compte sur moi et je ne suis qu'argile : – Accordez-moi seulement la force que je demande. – Je m'en remets à vous et à Votre Mère Marie !

(*Ar en Deulin*, « A Genoux »).

(in *Anthologie des écrivains morts à la guerre (1914–1918)*, Bd. 2, 1924: 106–108)

Georges Chennevière

De profundis

Du fond des trous, qui sentaient l'urine et la boue,
Où la lueur qui vient de l'âme était si frêle
Qu'elle semblait s'éteindre en passant les prunelles ;
Du fond des trous où chaque jour, comme un paveur,
Enfonçait plus avant nos têtes dans le sol ;
Du fond des trous, où nous couchions avec la mort
Près d'un gouffre béant qu'elle a presque repu,
Notre cri de détresse est monté jusqu'à vous,
Mais vous mangiez de notre gloire à pleine bouche,
Et vous n'avez pas répondu.

Pendant des ans, ce cri est monté sans reflux
De l'orient, du nord, de l'ouest et du midi,
De partout où vous nous permettiez de mourir ;
Pendant des ans ce cri est monté sans arrêt,
Comme si tous les morts ensemble n'avaient fait
Qu'une seule victime acharnée à survivre ;
Pendant des ans, des mois et des jours, que la terre,
La jeunesse et l'amour ont loin de nous fêtés,
Vous l'avez entendu, ce long cri de misère,
Mais vous n'avez point écouté.

Oh ! la souffrance dans nos bras, comme un enfant,
Un enfant qu'on berçait et qu'on voyait grandir,
Notre souffrance à nous, les hommes, notre fille,
Qui s'écorchait les doigts à vos portes fermées,
La voici maintenant, belle, grave, et sans larmes,
Et n'attendant de vous ni votre pitié,
Qui serait à sa gloire une dernière injure,
Ni votre repentir, qui vous ferait trop vils,
Mais un simple regard en face, qui mesure
L'énormité de votre crime.

Des morts, des millions de morts, une muraille
 De morts enchevêtrés, empilés, entassés,
 De décombres si monstrueux, si hérissés,
 Qu'elle a changé la forme antique des collines ;
 Des os, comme le fer, et comme le charbon,
 En gisements compacts, continus, et profonds,
 Des mers aux océans, de l'Asie à l'Europe :
 La frontière réelle est là, définitive,
 Qui ne sépare plus ni peuples ni pays,
 Mais vous retranche, vous, des hommes !

Créature, qu'un Juste a voulu racheter
 D'un sang que tu n'avais pas encor mérité,
 Tu subis à ton tour le supplice divin,
 Mais sur ton corps défait on chercherait en vain
 La blessure des clous et celle de la lance ;
 Car il n'est plus un point de ta chair, plus un seul,
 Qui n'ait été meurtri, violé ; plus un seul,
 Qui n'ait donné passage à la mort et au sang ;
 Ce qui reste de toi n'est qu'un débris sans nom
 Et la plaie informe d'un monde !

L'espoir guettant, du seuil, les pas de l'avenir,
 La paix couvant l'espace à l'abri de ses ailes,
 Le fluide bonheur, qui circule sans trêve
 De la bête à la plante, et de l'astre à la terre ;
 La joie agile et nue, entraînant dans sa ronde
 Les hommes qu'elle arrache à l'ombre de leurs murs ;
 L'emportement de tout dans l'unique allégresse
 D'aimer, et de goûter au fruit universel :
 Rien de cela n'entrait dans vos comptes obscurs,
 Et vous avez lâché la Bête !

Et, pendant qu'éblouie, et presque défiante,
 Les griffes dans la chair, les crocs dans les entrailles,
 Fermant d'aise les yeux, et renâclant de joie,
 Ivre d'une trop tendre et trop nombreuse proie,
 Elle s'exaspérait de se rassasier :
 Vous autres, spectateurs de sa rage imprévue,
 Craignant de détourner sur vous sa préférence,
 Vous lui jetiez ce qu'il fallait de viande fraîche
 Pour pouvoir espérer de sa faim satisfaite
 L'instant de votre délivrance !

Vieillards jaloux, bourreaux tremblants et sans merci,
 O vous, qui vous vengiez de votre âge sur nous,
 Qui, redoutant la mort et courbés devant elle,
 Lui montriez du doigt des victimes plus belles ;
 Pitres de la tribune, et baladins d'état,
 Rhêteurs quotidiens, et princes du mensonge,
 Monarques et tribuns, qui faisiez la parade,
 Embouchant les clairons et frappant les cymbales,
 Pour honorer la mort ou pour couvrir la plainte
 Des martyrs condamnés à vous servir d'estrade ;
 Avocats sans pudeur des causes les plus saintes,
 Que suffit à nier votre seule présence ;
 Acteurs et figurants, qui traîniez sur la scène
 La liberté, la foi et la justice humaines,
 A qui votre cynisme extorquait nos arrêts ;
 Filles de luxe, qui chantiez la Marseillaise
 Dans un drapeau qui vous tenait lieu de chemise ;
 Fanfarons, qui preniez votre image ou votre ombre
 Pour ce que vous nommiez le Droit ou la Patrie ;
 Patriotes bouillants pour fêtes et cortèges,
 Qui gardiez la revanche et nous laissiez les armes,
 Trop jeunes pour Sedan, et trop vieux pour la Marne ;
 Soudards, à qui le sang faisait des galons neufs ;
 Commerçants, trafiquants, marchands et fournisseurs,
 Gavés et confiants, sans reproche et sans peur,
 Qui tâtiez votre poche en parlant de victoire ;
 Scribes, fiers d'ajuster votre guerre à l'histoire,
 Et de la barbouiller aux couleurs convenues ;
 Chantres de la bataille, et faiseurs de héros,
 Bardes de panoplies et de bibliothèques,
 Prophètes, qu'essoufflaient vos quintes de grands mots ;
 Pacifiques bourgeois, qui maudissiez la guerre,
 Quand un canon lointain troublait votre sommeil.
 Ou qu'elle vous privait de sucre et de gâteaux ;
 Rentiers, boursiers, banquiers, larrons de la finance,
 Qui placiez votre argent entre la France et Dieu,
 Au rang sanctifié des causes à défendre ;
 Voleurs sans risques, à l'affût des maisons vides,
 Parasites vautrés aux tables des absents,
 Louches pillards, guetteurs d'épaves, détrousseurs,
 Enhardis de n'avoir ni juges, ni rivaux,
 Voyous, fêtards, coureurs de salons et de filles,
 Souverains des trottoirs et des cabinets clos,
 Qui pendant qu'on mourait n'avez eu d'autre peine
 Que celle de fermer et d'ouvrir vos rideaux,
 Et qui tiriez encor du carnage lointain
 Et de ce grand danger que vous n'affrontiez point

Le luxe d'un frisson propice à vos débauches ;
 Vous tous enfin, essaims aux lèvres de la plaie,
 Mouches au vol léger qui, du bruit de vos ailes,
 Rappeliez aux mourants tout ce qu'ils allaient perdre ;
 Vous tous, auteurs du crime, ou l'ayant laissé faire,
 O gens de peu de foi, qui n'avez jamais su,
 Devant tant d'innocents restés sans défenseurs,
 Que répéter le geste du Procureur :
 Je ne vous en veux pas d'avoir été des lâches,
 Indignes de la haine autant que du pardon,
 Ni de vous être tus, quand vous pouviez parler,
 Mais bien d'avoir parlé quand il fallait vous taire ;
 D'avoir, sur ceux auxquels vous deviez le silence,
 Jeté vos oraisons et vos condoléances,
 Qui les assassinaient une seconde fois ;
 Je vous en veux d'avoir alimenté le mal
 De charité bavarde et dosée avec soin,
 Et d'avoir étouffé les plaintes sous des palmes ;
 Je vous en veux à tous d'avoir joué des rôles,
 Flétri, en y portant vos lèvres et vos mains,
 La vérité en fleur à la pointe des mots ;
 D'avoir si bien fardé, travesti, déguisé
 La joie et la douleur, l'amour et la souffrance,
 Que personne à présent ne les reconnaît plus,
 Et que l'humanité, orpheline et sans guide,
 Tâtonne dans la nuit où vous l'avez perdue ;
 Je vous en veux à tous de n'être pas restés
 Francs dans votre forfait et devant vos victimes,
 Et d'avoir pu souiller de votre parodie
 Un monde que le sang suffisait à salir ;
 Je vous en veux sans haine, et selon la justice,
 Et vous parle aujourd'hui, parce que c'est mon tour
 De faire entendre, au nom de ceux qui se sont tus,
 Cette voix qui m'anime et leur a survécu ;
 Je vous parle, sans rien attendre de vous tous,
 Car je sais bien, hélas ! que vos yeux n'ont pas vu,
 Je sais bien que vos mains, vos doigts n'ont pas touché,
 Qu'il vous fallait, pour croire, un autre témoignage
 Que des mots trop tardifs, ou des cris trop lointains ;
 Je sais que le temps est passé de vous convaincre,
 Puisqu'on a nettoyé la place, et que l'Enfer
 A déjà refermé la gueule sur sa proie ;
 Je le sais, mais il faut qu'on écoute ma voix,
 Et s'il est vrai que votre chair n'a pas souffert,
 S'il est vrai que nul de vos nerfs n'a tressailli,
 Du moins que cette voix vous morde et vous poursuive,
 Et vous harcèle sans répit, sans pitié,

Et vous talonne, et vous harasse, et vous conduise,
 Haletants d'un tourment qui vous fasse crier
 Comme ceux-là naguère auxquels vous fûtes sourds,
 Jusqu'au vaste désert que la guerre a laissé,
 Jusqu'au désert où rien n'est vivant, où les routes,
 Hagardes et sans bords, ne mènent nulle part ;
 Où les champs sont plantés de ruines et d'os,
 Où la plaine est muette, aveugle, sans oiseaux ;
 Où l'herbe qui repousse évoque le carnage
 Par son hérissément métallique et barbare ;
 Où la lutte et le meurtre ont l'air éternisés ;
 Où la mort, désœuvrée, erre en baissant la tête ;
 Où vous pourrez, rouvrant soudainement les yeux,
 Et ne doutant, cette fois-ci, que de vous-mêmes,
 Contempler à plaisir la grande œuvre de haine,
 Mettre vos doigts, enfin, dans le trou de la plaie,
 Et découvrir, par les fissures du sol mince,
 Qui ne peut pas encor consentir au mensonge,
 Le charnier, qui contient la jeunesse d'un monde !

Mais assez ! Maintenant, laissez-moi prier seul.
 Tout est fini. Pardonnez-nous notre malheur !
 Allez-vous-en : vous ne comptez plus. Il est l'heure
 De se tourner vers le jour nouveau qui se lève.
 Le jour ! Un nouveau jour ! Est-ce vrai qu'on vivra,
 Qu'on verra d'autres jours encore, qu'on sera
 Délivré de la main qui vous serrait le front,
 Et de l'œil ennemi qui vous guettait dans l'ombre ;
 Qu'on pourra vivre, respirer, comme les bêtes,
 Penser, rêver, sans regarder derrière soi
 Si la mort n'est pas là qui suit et qui s'apprête !
 Vivre ! On peut vivre ! On peut, ô belle joie éparse,
 Avoir foi, car rien n'est hostile, et tout le mal
 Vient de la haine qui se venge d'être infirme.
 Verse ta paix ardente, ô soleil d'aujourd'hui,
 Sur le corps fatigué qui penche vers la terre,
 Luis sur les deuils, descends dans le cœur solitaire
 Qui croit que la douleur a besoin de la nuit.
 Monde, un baiser pour toi ! Je te vois. Je te touche.
 Un intime printemps en toi s'épanouit,
 Qui fait soudain perler, à chacun de tes pores,
 Du bonheur simple et frais comme l'eau d'une source.
 L'heure sonne, amicale et sans hâte. Il fait beau.
 Je suis absous. Je nais. Tout est clair et nouveau.
 L'herbe est verte. La chienne lèche ses petits.

L'oiseau chante, là-bas, dans la forêt mouillée.
 Les toits fument. Le cœur des maisons se réchauffe,
 Et chaque seuil attend des pas qui vont venir
 Oui, je vous reconnais, messagers de la vie,
 Je tends les mains et pas un de vous ne m'oublie.
 J'avais faim ! j'ai mangé. J'avais soif, et je bois.
 Plénitude ! Mon âme aussi se rassasie.
 Te voici donc, douce lumière, sur les choses.
 Je comprends : rien n'était arrêté, tout vivait.
 Rien n'est changé ! Tout est divin comme autrefois
 Tout aime : au fond de tout quelque chose se donne,
 Et les liens obscurs sortent de l'ombre morte.
 Le monde est en entier présent dans chaque objet,
 Dans chaque être, comme le feu dans chaque flamme.
 Rien n'est seul, et la lampe, au-dessus de la table,
 Va quelque part plus loin que son rayonnement
 Prolongement de tout ! O branches invisibles
 Du grand arbre caché qui plonge ses racines
 Ailleurs que dans le sol, et qui garde ses fruits
 Pour l'amour ingénu dont les mains sont ouvertes.
 Je vous retrouve donc, lueurs, flammes, clartés,
 Rayons, regards, éclats, sourires, qui sortez
 Du visage innombrable incliné vers l'aurore.
 L'eau scintille. La chair palpite et se colore.
 La jeune femme chante en nouant ses cheveux.
 Le matin retentit d'un grand départ joyeux.
 On sent monter dans l'air la fraîcheur souterraine
 Du ruisseau qui écume à l'angle des trottoirs.
 O rires des enfants au bout du corridor,
 Son des pas dans la rue, et des voix sur les portes,
 Cloches, sifflets des trains, musique des sirènes,
 Roulements, grondements, rumeurs des ponts de fer,
 Frémissement des bois, souffle étranger des mers,
 La jeune vie est là, triomphante, cabrée,
 Devant l'espace neuf qui cède à son désir,
 Et, les regards fixés sur la porte lointaine,
 Dont les battants, sans bruit, commencent à s'ouvrir,
 La vieille âme éternelle approuve, d'un sourire.

*

Homme, mon frère, écoute-moi bien : c'est à toi
 Que je parle aujourd'hui, et toute cette joie
 Que je trouve, en creusant, dans le fond de mon cœur,
 Prends-la pour toi, car je te la donne, à toi seul ;
 Prends-la toute sans honte : il me restera celle
 De te l'avoir donnée, à toi qui as souffert.

Qui que tu sois, je te connais : tu es mon frère.
 Je ne veux pas savoir ton nom ni ton pays.
 J'ai partagé ta vie amère, et ton supplice,
 Et ton pain dur, et j'ai, comme toi, bu mes larmes,
 Et broyé sous mes dents l'amour prisonnier
 Qui voulait vivre, et dont le cri me faisait mal ;
 Je garde dans mes yeux le secret indicible
 Que je lis dans les tiens, et que nul ne déchiffre
 S'il ne revient des lieux que nous avons quittés.
 Alors approche-toi, crois-moi, réjouis-toi.
 Esclave hier, chante aujourd'hui ta royauté ;
 Redresse-toi, souris à ta belle souffrance,
 Pare-la de tes mains et faisen de l'amour.
 L'ordre profond des temps t'élit maître à ton tour.
 Aime, sans écouter l'obscur voix qui nie,
 Et lorsque tu seras las ou découragé,
 Dans ces instants de trouble et de doute, où la vie
 Tombe de tout son poids sur l'âme qui s'affaisse,
 Où la joie elle-même a la couleur du soir,
 Frappe à ma porte, viens auprès de moi t'asseoir,
 Et je saurai trouver tous les mots nécessaires
 Pour que l'heure d'alors te paraisse plus belle.
 Je te dirai ta peine, et ta gloire, et tes fêtes,
 L'espoir sans défaillance, et l'antique travail,
 Et tes rêves le long du rivage sans fin.
 Suis-moi. Ne t'en va plus : vois déjà l'horizon
 S'animer d'un bonheur qui court à ta rencontre.
 La douleur qui priaît relève un front serein.
 O Morts d'hier, Morts d'autrefois, peuple sans nombre,
 Votre paix morte sert à notre paix vivante.
 Le printemps bat. La vierge attend dans le verger
 Le baiser de celui qui viendra par les prés.
 Une ronde d'enfants miroite sous les feuilles,
 Et le silence veille auprès d'un berceau neuf.
 Rythme, ordre essentiel d'un dieu juste qui danse
 Et ramène les pas devant leur récompense,
 L'été à ton appel obéit : l'homme brun
 Roule en gerbes la toile ondoyante des plaines ;
 Et là-bas, tout au bout des routes et des rails,
 Soulevant la nuit et les cieux de son haleine,
 La ville souveraine arrondit sa lueur
 Qui s'enfle et monte, comme une pâte qui lève.
 Frère, écoute avec moi, du haut de la terrasse,
 Décroître chaque bruit, et grandir la rumeur,
 Regarde notre vie, au fond de nous, qui passe,

Pendant que des vaisseaux quittent le port nocturne.
 Vie, où vas-tu ? Où sommes-nous ? Des phares brillent.
 Frère, tu m'écoutais ? Comprends-tu ? Viendras-tu ?

.....
 Voilà. Est-ce bien tout ce que j'avais à dire ?...

(*Appel au monde*, 1919: 7–18)

Appel aux Hommes

Hommes, je ne peux pas ne pas vous aimer tous.

Je le dis, pour votre salut
 Car il faut que l'amour triomphe ;
 Il faut que ma voix dans le monde
 Soit comme le sel dans la mer.

Je vous le dis, en vérité,
 L'aube du grand jour est venue
 Où doit cesser la plainte humaine
 Avec le cri des imposteurs.

Ecoutez-moi. Ne doutez plus.
 Car ce ne sont plus des paroles
 Que ma bouche aujourd'hui prononce,
 Mais la parole nécessaire.

La brise gonfle mes narines,
 Je me dresse au milieu de vous,
 Pareil au cheval qui hennit
 Et frappe le sol du sabot.

La joie est si ardente en moi,
 Et la clarté de l'avenir
 Si belle, que je suis en proie
 Au saint délire.

Je ne suis pas un dieu nouveau ;
 Je ne tente pas de miracles ;
 Je suis un homme entre les hommes
 Conçu dans le sein d'une femme.

Je ne cherche pas de royaume.
 C'est votre règne qui arrive,
 A l'heure où s'écroulent les trônes
 De tous les princes de la terre !

Peuples lointains, prêtez l'oreille,
 Nations, soyez attentives,
 Le jour qui se lève est celui
 De votre fête !

Je vous regarde. Je vous aime.
 Hommes lointains, hommes d'ici.
 Car le jour et la nuit se partagent la terre
 Comme un fruit que l'on coupe en deux,
 Mais mon amour garde tout entier dans sa main
 Ce fruit, où s'imprima la morsure des dieux.

Je vous regarde. Je vous aime,
 Car je connais votre misère,
 Et j'aperçois encor dans le fond de vos yeux
 Cette lueur craintive et douce
 Qui bat comme le cœur d'une bête traquée.
 Votre destin, c'est vous : je vous rends à vous-mêmes.

Hommes lointains, hommes d'ici,
 Hommes martyrs de vos idoles,
 On vous a trompés et trahis,
 Mais l'heure de la gloire sonne !

Tressaillez, peuples de la terre,
 Eclatez en cris d'allégresse !
 Que la paix parmi vous s'étale
 Comme un fleuve dans les prairies !

Des extrémités de la terre,
 Nations, accourez ici,
 Rassemblez-vous à mon appel !
 La route nouvelle est frayée.

Vous que les puissants attachaient
 Comme chiens de garde à leurs grilles.
 Des liens qui vous séparaient,
 Faites le lien qui unisse !

Gloire aux nations rassemblées !
 Salut à toi, aurore humaine,
 Toi qui d'heure en heure grandis
 D'une lumière capitale !

Des extrémités de la terre,
 Accourez tous au carrefour,

D'où monte dans un ciel d'été
Le chaste signal de la Paix !

Vous qui êtes ici, et vous autres en route,
Vous dont j'entends les pas comme ceux d'une armée,
Vous qui, partis jadis, n'êtes pas arrivés,
Vous aussi que la mort a éloignés de nous :

Je vous convoque sous ma voix ; je viens à vous,
Comme celui qui tâte un trousseau dans sa poche
Et fait tinter les clés avant d'ouvrir la porte
Et d'entrer, en criant la nouvelle attendue.

Je vous présente à tous le cœur qui vous contient.
Je tends vers vous mon bras comme un glaive de chair,
Et fixe, sur vos yeux qui convergent aux miens,
Un regard inflexible et sûr de sa lumière.

O frères, réunis dans mon embrassement,
Levez-vous, en l'honneur de la juste parole !
Debout, pour recevoir de moi le sacrement
Qui vous lie à jamais comme le pain de l'homme.

Restez sourds aux railleurs accroupis dans un coin.
Fouillez dans votre cœur, et retranchez de lui
La jalousie infirme et le mauvais désir,
La haine qui se tait, mais ne renonce point.

Gloire au jour, où les mots sortent enfin du rêve
Pour éclater au bout des regards et des mains,
Comme ces cris d'enfants qui, jaillis des jardins,
Rajeunissent la ville et lui refont un ciel !

Toi qui mets tes dix doigts, comme de vains barreaux,
Sur ton cœur qui se donne et que tu crois défendre
Toi qui as foi, et toi qui déjà te méfies,
Toi qui feins d'éviter l'appel qui te poursuit ;

Tous debout ! Je le veux : il le faut ; il est temps.
Plus haut, plus haut toujours, comme le feu qui prend !
Faites signe à l'oiseau de cette autre victoire
Qui cherche où se poser, et plane sans vous voir.

Hommes, n'oubliez pas ce doigt levé vers elle,
Cependant que, des quatre bouts de l'étendue,
Des pas définitifs qui ne reculent plus
S'avancent pour fêter ici l'ère nouvelle.

Salut à l'homme, nu dans sa gloire et sa peine,
 Qui se place au milieu de nous, roi désormais,
 En chantant, d'une voix qui couvre les blasphèmes,
 L'ordre futur que nous annonce le Prophète !

Appel au monde, 1919: 19–24

L'Étranger

Je reviens du pays de la souffrance rouge
 Et de la reine morte.
 Je ne l'ai point quitté, puisqu'il me suit toujours
 Et m'attend à la porte.

Je ne suis plus d'ici. Je suis un étranger
 Qui ne s'arrête pas ;
 Un hôte qui regarde l'heure et qui s'apprête
 A repartir là-bas.

Ne m'interrogez pas. Vous savez que les mots
 Se résoudraient en larmes,
 Et que je les retiens dans mon cœur où remue
 Un secret que je garde.

Rien ne semble changé, puisque mes yeux retrouvent
 Chaque chose à sa place,
 Et que je reconnais, au bout de tant de jours,
 La forme de chaque arbre.

Mais ce brin d'herbe étrange entre des pierres nues
 Suffit à détruire mon songe,
 En m'évoquant partout une absence qui dure,
 Et le passage où nous vivons.

*

Étranger, ne te rendors pas,
 Ce n'est pas encor le retour.
 Ne t'attache pas à ces choses,
 Ne demeure pas devant elles.
 Ne laisse pas les souvenirs
 Monter en eau à tes paupières.

Cette fleur, ne la cueille point,
 Ne prolonge pas ce baiser,
 Ne garde rien entre tes mains.
 Ne fais rien qui puisse durer.
 Ton cœur se viderait d'un coup.
 Vite, vite, il faut repartir.

Je repars, sans être venu.
 Est-ce l'adieu définitif ?
 Le monde glisse sous mes pas.
 Je sens que je n'aurais pas dû
 Hélas ! regarder si longtemps
 Tous ces visages.

1916.

(*Poèmes, 1911–1918, 1920: 103–104*)

Dans une grange

Lorsqu'ici je m'éveille au milieu de la nuit,
 Il m'arrive souvent, dans cet instant confus,
 Où l'âme hésite encore à sortir du sommeil,
 De ne plus savoir où je suis,
 Ni qui je suis, ni si l'on m'aime.

Ma mémoire et la nuit composent des ténèbres,
 Pleines de souvenirs et d'objets invisibles,
 Qu'essayent de tâter mes mains et mes regards.
 Je suis comme celui qui cherche
 Une perle au fond de la mer.

Supprime l'ombre, et fais le jour autour de toi,
 Homme encore imbibé de sommeil et de doute.
 Voici quelques rayons luire aux fentes du toit.
 Un brin de paille, ça et là,
 Se dore d'un reflet qui bouge.

Oui, la paille, je sais, et sac sous ma tête ;
 L'équipement pendu, le remugle des corps !
 Un enfant d'autrefois s'étonne de me voir,
 Et mon nom, prononcé tout bas,
 Rend un écho qui me fait mal.

Ce que je fus me force à rester sous des lampes.
 O grâce ! Ma jeunesse est si loin, maintenant,
 Que je ne me souviens que de mes souvenirs,
 La paille que sous moi j'écrase
 Fait le bruit d'un feu qui hésite.

Enfance, adolescence, ô femmes qui m'aimiez,
 Vous m'oubliez hélas ! en me restant fidèles,
 Car vous me regrettez, mais sans me reconnaître,
 Depuis que vous portez le deuil
 De celui que je ne suis plus.

Toute la nuit semble peser sur ma poitrine,
 Et le sang bat si fort et si vite à mes tempes.

Que son flot seul suffit à remplir le silence,
 Et que je me sens secoué
 De sa marée intérieure.

N'entends-tu pas, ailleurs, sonner d'autres clairons ?
 Mais non, ce n'est pas l'heure encore, pense aux champs,
 Au jardin proche où s'épanouissent des roses,
 Pense à l'aube en route vers toi,
 A la rosée, à d'autres choses...

1916

(*Poèmes, 1911–1918, 1920: 105–107*)

Marc de Larréguy de Civrieux

La Muse de Sang

A Mme d'Auxerre.

O Mort ! Idole hindoue aux cent mille visages !...
 Ton monstrueux aspect annihile l'esprit
 Et ton incarnation, avec calme et mépris,
 Trône superbement sur le tombeau des Ages !...

Chaque homme, sous le joug de ce qu' « Il fut écrit »
 Aborde, au jour fixé, l'une de tes images...
 Tout chemine vers Toi : soldats, rêveurs et mages
 Et, ricanant aux uns, à d'autres tu souris.

Tes Figures varient avec les Destinées :
 L'une, aux yeux étoilés, aux lèvres inclinées,
 S'offre au baiser glacé du poétique amant...

Mais moi, je dois mourir sous la Face damnée
 D'une Muse de Sang, cruelle et décharnée :
 La Guerre, au rictus fou de l'Epouvantement !

Octobre 1915 (Au front).

1815 – 1915

Aux Frères de l'An Quinze.

Je vous ai vu passer, comme de vils troupeaux,
 O soldats de l'An Quinze, aux mornes équipées !
 Puis, je vous ai suivis ! et dans vos froids drapeaux
 Je n'ai senti souffler aucun vent d'épopée !...

Des ombres de Raffet m'obsédaient sans repos
Avec leurs fiers clairons, leurs folles galopées !
Une immortalité luisait sur leurs épées,
Et la défaite héroïsait les oripeaux !...

...Un siècle a transformé les humains en fossiles
Enterrés dans des trous comme un bétail docile
Parqué pour l'abattoir des modernes Titans !

J'ai pleuré, sous le joug, de suivre votre ornière,
O Frères de l'An Quinze, et maudis ma tannière,
En rêvant aux exploits des grenadiers d'Antan !...

Décembre 1915 (Au front).

Pourquoi ?

Eaux-fortes de Callot !... Cauchemars de Goya !...
Vous que jadis je pris pour des caricatures,
Je sens la vérité de vos sombres peintures
Depuis que le Malheur de moi fit un paria...

L'Idéal Sanctuaire est devenu charnier !
Son dieu-fantôme a fui devant la Pourriture.
Les Mystères sont morts et morte la Nature,
Et mon cœur ne sait plus que maudire ou renier !

J'en jure par vous tous, lugubres macchabées !
Jamais je n'oublierai vos mornes bouches bées
Dans un muet pourquoi de reproche impuissant...

O pauvre humanité qui, par ta faute, souffres,
Quel Mal caché te pousse à courir dans le Gouffre
Jusqu'à ce que ton Ame ait sombré dans le Sang !...

Janvier 1916 (Au front).

Inferno !

O forêt de l'Argonne, hélas ! je t'ai connue
A l'heure où la bataille a pris tes horizons ;
Un de tes noirs ravins me tient lieu de prison
Et j'y vis face à face avec ta Beauté nue !...

Mais, soit que le soleil chauffe tes frondaisons
Ou que le givre pende à tes cimes chenues,
J'entends le vent râler parmi tes avenues
Comme la voix des morts couchés sous ton gazon.

Tes arbres, suppliciés par la Guerre sans trêve,
Crispent leurs moignons vifs aux blessures de sève
En des poses d'horreur protestant au ciel las !...

Et, métamorphosant leurs formes gigantesques,
Dans l'ombre, humanisés, ils incarnent, dantesques,
Tes cadavres roidis dans la nuit d'Au-Delà !

Janvier 1916 (Au front).

L'ossuaire

C'est presque un coin désert de la lande bretonne
Sous son suaire blanc de neige et de brouillard...
Des croix... des croix encore ! ...Hélas ! Quel cauchemar !
L'Armor est loin, bien loin... Nous sommes en Argonne.

L'Hiver, comme un loup maigre, erre entre les tombeaux
Et brise sans pitié les plus humbles couronnes...
Le Spectre de la Guerre, à tête de Gorgone,
Hulule dans la bise où girent les corbeaux !

La neige ensevelit les tombes, une à une ;
Comme un bras de pêcheur enlisé dans la dune
Quelques croix, ça et là, pointent du sol glacé.

Mais la chute du Temps submerge la clairière ;
Tout s'évanouit, dans cette mort du cimetière :
Et l'éternel Néant engloutit le Passé !...

23 Janvier 1916 (Au front).

Nuit de relève

La grand'route s'allonge entre de noirs sapins
Là-bas, vers l'horizon aux perfides ténèbres.
Seules, quelques fusées, comme un serpent d'or, zèbrent
D'un signal lumineux les sinistres lointains.

La route fuit – comme un rouleau sans fin...
On sent un lent frisson ramper dans les vertèbres
Devant le morne aspect de ces sapins funèbres
Que n'égaient pas encor les rayons du matin...

Oh ! cette route, aux obsédantes perspectives !
Combien de fois, par mes allers et mes retours,
Ai-je déjà compté la succession des jours !...

Que de piètres repos et de marches hâtives,
 Dans la nuit noire... avec l'espérance, furtive,
 D'une aurore de Paix qui recule toujours !

Février 1916 (Au front).

Tuerie d'automne

L'attaque avait longtemps couvé comme un orage,
 On la sentait tout proche au déclin de l'Été...
 En un brusque coup de foudre, elle vient d'éclater,
 Et le canon, aux mille échos des bois, fait rage !

Nous partons sous la pluie à l'obsédant mirage,
 Tous à la file indienne et sans nous arrêter,
 Car l'alerte est donnée, et il faut nous hâter
 Vers le combat sanglant qui règne en ces parages !

Avant de m'engloutir au charnier détesté,
 Je me remplis les yeux de votre majesté,
 O merveilleux lointains où la forêt moutonne !

Mais il me faut, hélas ! vous fuir à contre-cœur,
 En songeant dans la Lutte, avec quelle rancœur !
 Qu'ici, c'est la Tuerie... et là-bas c'est l'Automne.

*Février 1916 (Au front).
 (Attaque de septembre 1915).*

Le dormeur solitaire

Dans le boyau plein d'ombre où tâtonnent mes pas
 Une forme couchée, obstruant le passage,
 M'arrête... Je ne puis continuer mon voyage,
 Car le dormeur ne bouge pas.

« Allons, debout, ami ! Tu dois veiller là-bas...
 La tranchée est déserte et l'Ennemi, d'un signe,
 Guette un moment d'oubli pour sauter dans nos lignes. »
 Mais le dormeur ne répond pas.

« Pourquoi donc ce silence ? Es-tu malade, ou las ?
 (Quelle immobilité ! n'est-ce vraiment qu'un rêve ?)
 « Parle, mon âme a peur, veux-tu que je te lève?
 Mais le dormeur ne répond pas.

Mon cœur bat lourdement comme un funèbre glas
 En levant le haillon de lugubre présage
 Qui revêt l'Inconnu des pieds jusqu'au visage...
 Mais le dormeur ne bouge pas.

O noirs pressentiments, quelle trouvaille, hélas !
 Qui me glace d'effroi et de pitié me navre...
 Ce dormeur mystérieux est un morne cadavre,
 Et son sommeil est un trépas !

Mais les lèvres, soudain, desserrent leur motus,
 Sous le crâne entr'ouvert rescussite l'œil glauque,
 Et le Mort, d'une voix au son lointain et rauque,
 M'a répondu, dans un rictus :

« Pourquoi viens-tu troubler mon néant radieux ?
 Ta parole, ô vivant ! réveille ma souffrance,
 J'ai connu ton martyr avant ma Délivrance,
 Loin de ce monde au joug odieux ! »

Mais les lèvres d'énigme ont repris leur motus...
 Sous le crâne entrouvert, ô vision suraiguë !
 L'œil redevient vitreux dans la face exsangüe
 Que crispe un éternel rictus.

Février 1916 (Au front).

Nuit de garde

Jeune soldat, il te faut prendre garde !
 Au créneau, la lune est blafarde,
 Dans l'ombre rôde la Camarde...

Jeune soldat, mon frère, il te faut prendre garde
 Aux silhouettes de la nuit !...

Jeune soldat, il faut sécher tes larmes
 Et de la voix donner l'alarme
 Si l'Ennemi surgit en armes...

Jeune soldat, crois-m'en, il faut sécher tes larmes
 Car, pour voir clair, de pleurer nuit !

Jeune soldat, ne songe qu'à la guerre...
 Pour être au guet, il ne faut guère
 Te souvenir du doux naguère...

Jeune soldat, tu dois ne songer qu'à la Guerre...
 Afin de ne jamais dormir !

Jeune soldat, il faut veiller sans trêve,
 Fuir le repos et fuir le rêve

Jusqu'à ce que le jour se lève !

Jeune soldat, mon frère, il faut veiller sans trêve
Où ta consigne est de mourir !

Février 1916 (Au front).

Chasse d'hiver

La neige – bienfaisante ainsi qu'une charpie
Panse les troncs saignants des grands arbres blessés
Et bouche, peu à peu, de ses flocons glacés,
Les plaies d'un sol troué par une guerre impie...

Tous indices de mort sont bientôt effacés...
La terre, convulsée, est enfin assoupie,
Et la bise d'hiver, dans le brouillard tapie,
Semble l'écho lointain de nos malheurs passés...

Nulle piste de bête en la blanche forêt...
Seuls, vers les horizons, se gravent, sans arrêt,
Des pas, des pas humains sur la plaine fantôme !

Depuis que les canons à la meute d'acier
Poursuivent l'Ennemi comme le carnassier,
Les animaux ont fui devant la Chasse à l'Homme !

Mars 1916 (au front).

Mes ennemis

Ce n'est, certes, pas vous, ô soldats étrangers !
Que séparent les monts, les forêts ou les fleuves,
Vous qui fraternisez dans les mêmes épreuves,
Laissant derrière vous orphelins, parents, veuves...
Lorsque vous succombez après d'affreux dangers !

Pendant que nos tyrans convoitent des lambeaux,
Dans l'Etat de la Mort, il n'est nulles frontières...
Nous gisons, côte à côte, aux mêmes cimetières,
Après avoir lutté pendant des nuits entières
Pour conquérir la Paix au fond de nos tombeaux !

Mes ennemis ? c'est vous ! gouvernants timorés,
Qui prenez sans péril une pose de gloire,
Et, dans cette moisson sanglante de l'Histoire,
Ne songez qu'à vous seuls en parlant de victoire,
O vous, dont les vertus sont des vices dorés !

Vous qui poussez au meurtre et nous assassinez !
 – Hypocrites dévôts au coeur de frénésie !
 Je voudrais démasquer toutes vos hérésies
 Et faire palpiter – parmi mes poésies –
 La vengeance de ceux que vous avez damnés !

7–9 Février 1916 (Au front).

Le drapeau de la révolte

– Je parle en votre nom, ô Frères ignorés,
 Qui n'ose pas clamer votre amère souffrance
 Et mourez, sans un mot et sans une espérance,
 Pour une humanité aux Chefs déshonorés !

Je parle en votre nom, ô Parents qui pleurez
 La mort d'un fils, qui fut pour lui sa délivrance,
 Et ne pouvez plus croire, après cette navrance,
 En vos Bourreaux menteurs qui vous ont tant leurrés !

Je parle en votre nom, muets amis de la tombe,
 Qui sans cesse accroissez l'inutile hécatombe,
 Et surgirez de terre au jour de Vérité !

– En votre nom à tous, je m'adresse à la foule
 Pour qu'elle arbore enfin, sur l'Univers qui croule,
 Le Drapeau de Révolte et de Fraternité !

Mars 1916 (Au front).

A bas le veau d'or !

A Romain Rolland.

Je hais les lieux communs des mots patriotiques
 Et le banal encens des hymnes officiels...
 Je veux chanter la Guerre aux visions chaotiques
 Qu'ignore maint poète aux vers artificiels !...

Je combats le mensonge et son idolâtrie,
 Le joug de la Censure et de l'Inquisition !
 Mon passé me rend quitte envers notre Patrie
 Et la libre pensée éclaire ma mission !
 Qu'un autre de la gloire ou de l'or soit l'esclave ;
 ... Au nom de ma conscience et de la Vérité
 J'arrache le bâillon, je déchire l'entrave
 Et proclame crûment mon cœur de Révolté !

Et si, dans le troupeau des Moutons de Panurge
 Qui bêlent veulement lorsqu'ils sont fustigés,
 Je n'en trouve qu'un seul qui, comme moi, s'insurge,
 Je prêcherai l'exil de nos mauvais Bergers !

D'abord : les profiteurs de l'anonyme Etat,
 Qui font, sans en souffrir, acte de stoïcisme,
 En hurlant : Jusqu'au bout ! comme leur Gambetta,
 Et vouent l'esprit du Sage au plus dur ostracisme !

Ensuite : les valets, au Pouvoir prostitués
 (Dont la seule campagne est celle de la Presse !)
 Qui excitent partout les gens à s'entre-tuer
 Sans que rien ne les touche ou que rien ne les presse !
 Enfin : tous ces gobeurs et tous ces Tartarins,

Qui rêvent de lauriers, de héros, d'épopée,
 Sans voir notre existence au fond de souterrains,
 Et dont tout le lyrisme aurait peur d'une épée !...
 Eh bien ! ces faux bergers, il faut les exiler

Si nous voulons que vive une France nouvelle...
 Le peuple, je l'espère, a les yeux dessillés
 Et n'attend plus qu'un Homme en lui qui se révèle !
 C'est pour cet homme-là que je pense et j'écris

Ce livre dans lequel s'insufflera ma vie !
 Qu'il ameute la foule et réduise en débris
 La Guerre, ce Veau d'or à gueule inassouvie !

Mars 1916 (Au front).

La lune rouge

A Georges Pioch.

I

Dans l'Arcadie élyséenne
 La lune – à la corne païenne –
 Parmi l'ancien décor
 S'endort...

C'est une douce léthargie
 Au Bois de la Mythologie
 Que peuplent en tous lieux
 Les Dieux...

Les Muses jouent dans la clairière
 Un chœur mystique de prières

Qui monte vers l'azur
Obscur...

Et l'âme morte des poètes
Revit, la nuit, dans ces retraites
Où rêve un demi-jour
D'amour...

II

Dans la géante Europe, au sombre éther nocturne,
Depuis les grands labours ensommeillés d'Artois
Et les mornes forêts des Vosges taciturnes,
Jusqu'aux pics du Trentin, que hantent les chamois,
Des marais de Pologne à la Flandre des dunes,
Parmi les champs de Mort, de Lodz à Charleroi,
Au-dessus de la Guerre, avec un pâle effroi,
Voyage, dans les nues, le Spectre de la Lune !...
Tous les peuples, au guet, voient, peinte en son visage
Où se sont, de tous temps, mirés les paysages,
L'hallucinante horreur des terrestres charniers !
Et, sur l'Humanité en proie au fol carnage,
La Lune, dans la « Nuit » où s'engloutit notre Age,
Comme un œil de remords, toute rouge, a saigné !

30 Mai 1916 (Sur le front).

A celle qui oubliera

Si – loin de toi – ton frère meurt,
Mets son image sous un verre...
Cours dans les prés cueillir des fleurs
Aux simples et fraîches couleurs,
De celles qu'il aimait, naguère...
Et, dans un vase funéraire,
Arrose-les de quelques pleurs...

Si – loin de toi – ton frère meurt,
Mets son image sous un verre...

Puis, laisse-là les fleurs et le beau cadre en or !

N'imité pas l'humble Bretonne,
Qui vit dans l'ombre du Christ mort,
Au pied d'un calvaire d'Armor,
Le long des grèves monotones,
Parmi la lande aux genêts d'or...

N'imité pas l'humble Bretonne

Qui vit dans l'ombre de la Mort !...

Mais loin, bien loin des sépulcres d'Argonne :
Oublie !... et que ton cœur n'ait nul remords !...

– Vis ! et que « Vivre » soit le seul orgueil
De ta jeune âme, insouciante et ravie !
Prends garde au contact du cercueil :
Car c'est un périlleux écueil
Où s'échouerait ta faible vie ;
Et tes espoirs et tes envies
Seraient l'épave de ton deuil !

« Aime vivre ! » et que ce soit là l'orgueil
De ta jeune âme insouciante et ravie !...
Se souvenir est un grave péché.

Vis ! – ne crois pas au Paradis caché !
Ton existence est une ardente « Proie »
Que, pour son ombre, il ne faut pas lâcher !

A quoi te sert de La chercher ?
Marche au milieu de la terrestre voie,
Sois une femme : aime la Joie !

Se souvenir d'un mort est un grave péché...
Laisse son « ombre » au Ciel caché...
Garde ta vie : elle est ta proie !
Fuis le passé funèbre où ton frère t'attend !...

Une nef est à l'ancre, aux bords des flots du Temps...
Sa proue est orientée au large... vers Cythère...
Embarque-toi ! Dans l'île afflue un clair printemps !
Laisse à terre un passé au fantôme attristant...
Ton cœur est animé par le vivant mystère
D'aimer un autre cœur, comme lui solitaire...
Adieu !... Fuis loin d'ici par les vagues du Temps !
La nef tourne sa proue au large, vers Cythère...
Et, sur les bords de l'île où fleurit le printemps –
Sois heureuse, ô Psyché ! là-bas : l'Amour t'attend.

Avril 1916 (Au front).

La maison forestière

Jadis, le Voyageur découvrant ta retraite
Calme et mystérieuse au cœur de la Forêt,

Voyait dans ta façade une douceur discrète
Qui le tenait longtemps et songeur... en arrêt...

C'était une douceur d'invite hospitalière
Un sourire entr'ouvrait ta porte au tendre accueil,
Et, sous le vert sourcil de ses rameaux de lierre,
Ta fenêtre au passant semblait cligner de l'œil !...

Près de toi prospérait un jardin clos de haies,
Uniforme et sans fleurs, comme un champ potager...
Les grands Bois y versaient l'ombre de leurs futaies
Et dans l'âme naissait l'oubli de voyager...

Mais, maintenant, hélas ! comment te reconnaître
Avec la large plaie ouverte dans ton flanc,
Les volets arrachés de ton humble fenêtre,
Les ruines de ton seuil et de ton toit branlant ?

La guerre, toi aussi, t'a prise pour victime,
Pauvre Maison blessée ! oh ! comme je te plains
Et comme je maudis l'horreur de notre crime,
Nous, les hommes, qui ne savons qu'être inhumains !

Ton jardin, comme toi, revêt une autre face...
Où la plante croissait s'érige un tumulus,
Et, dans l'ancien sillon, les légumes font place
A des petites croix de bois blanc verroulu...

Adieu !... l'aspect fécond de la saine Culture !
Rien ne subsiste plus du fertile passé...
Et dans le noir terreau du sol des sépultures,
Les larves de la Pourriture
Germent parmi les corps sanglants des trépassés !...

Le Mort pour la Patrie est un Levain de Gloire
O vous tous qui d'un mort avez gardé mémoire,
Vous qui restez en proie à la pire affliction,
Lisez ce vers écrit au Jardin de l'Histoire,
Sur le fronton d'entrée, en guise d'inscription...

Mais moi qui ne suis pas « poète »
Et ne puis croire à ces grands mots,
J'aime mieux la pancarte à la fosse des bêtes
Où l'on lit tout crûment : « Charognes d'animaux ! »
Oh ! ce « levain » de chair humaine
Qui fermente dans le tombeau,
Parmi les vers ivres de Haine

Et dont se goinfre le corbeau,
 – De ce puant « levain de gloire »
 Gonfle le pain de la Victoire...
 Avec ce « levain », on l'aura !
 Mais prenez garde que, naguère,
 Grâce au « levain » d'une autre guerre,
 Nous avons eu... le Choléra !...

Ne vous laissez pas prendre à la voix mensongère
 De nos lyriques triomphants !...
 La Déesse Patrie est comme une Mégère
 Qui martyrise ses enfants...

Ne vous laissez pas prendre aux perfides approches
 De nos terribles horizons,
 A la beauté des bois, à la splendeur des roches
 Et au repos de nos gazons !...
 Ne vous laissez pas prendre au bleu raphaëlique
 D'un firmament peuplé d'oiseaux...
 Aux souffles printaniers, à la source idyllique
 Qui suinte au milieu des roseaux...

Tout ce monde apparent n'est qu'un décor factice,
 Un trompe-l'œil, un guet-apens
 Où l'ombre de la Mort, sournoise et subreptice,
 Sort des coulisses en rampant !...
 Sur la scène, voyez comme elle est cabotine,
 Elle ! l'Actrice des Héros !...
 Elle se fait un jeu d'éblouir la rétine
 Comme un macabre « Torero » !
 Ainsi qu'un grand drap rouge, elle agite, en mirage,
 La gloire pourpre des Combats,
 Et, quand vous y foncez de toute votre rage,
 Vous ne trouvez... que le Trépas !...

Le premier acte est clos : l'humaine tragédie
 Change figurants et tableau...
 Et la « Toile du fond » paraît tout enlaidie
 Après le lever du rideau...
 Les grands sapins que le Sort cogne
 Avec la hache de l'obus
 Ont joint leur carcasse aux charognes
 Qui décomposent sous l'humus...
 Les pentes fleuries des collines
 Ont chu dans l'entonnoir des mines,

Qui trappent le sous-sol truqué,
 Et dans l'azur gire et louvoie
 Un gigantesque oiseau de proie
 Qui cherche l'homme à débusquer !

Et toi, la Maison Forestière !
 Te voici devenue, aujourd'hui,
 La Gardienne d'un cimetière
 Où pousse l'herbe de l'Ennui...
 Ton hospitalité me navre
 De s'être offerte... à des cadavres !

Hélas !... Je pense à ton Passé
 Que rien ne trouble et nul n'agite –
 Où tu servais, le soir, de gîte
 Au pauvre pèlerin par la route harassé !

Ravin des Sept-Fontaines (1er juin 1916).

*Lettre d'un singe de l'Argonne
 à une perruche de Paris*

Merci d'avoir songé qu'autrefois je fus homme
 Avant de devenir une « bête de somme »,
 – Un soldat ! veux-je dire, un superbe soldat,
 Car n' imaginez pas que mon sac est un bât !...
 Grand merci de vos vœux pour la France éternelle :
 Comme une belle femme, elle est un peu cruelle ;
 Mais, de grâce, Madame, épargnez mes lauriers :
 Cet arbuste est si rare en nos climats guerriers !
 L'air froid lui est funeste et c'est dans une serre
 Que vous en trouverez le plus bel exemplaire !...
 Les lauriers ? C'est le lot de nos jeunes Ronsard
 Qui chantent les combats sans y avoir pris part
 Et, pour nous couronner, se couronnent eux-mêmes
 Dans un boudoir fleuri de charmants chrysanthèmes !

J'ai reçu de l'un d'eux des vers : « L'Ode aux Héros »
 Que c'est vrai ! Les soldats sont tous des numéros...
 L'âme n'existe pas et ne fait rien qui vaille.
 L'Ode aux Zéros ! mais c'est une pure trouvaille !
 Quelle psychologie en ce chiffre tout rond !
 Zéro : c'est la valeur d'un homme sur le front !

Je ne puis vous citer ce poème sublime,
 Mais pour vous j'en détache au moins une maxime :
 « Tenir ! c'est le mot d'ordre ! et sauvons le drapeau ! »
 Bravo ! qu'il soit sans crainte: oui! je tiens à ma peau...

Et quant aux trois couleurs vraiment trop exposées,
 Mettons-les dans un coin de nos glorieux musées !
 Que ces vers sont « vécus » ! Que ce poète est fort !
 Monocle à l'oeil, il lit un plan d'état-major,
 Une plume à la main... charge à la baïonnette
 Et voit le front par le gros bout de la lorgnette !
 Pourquoi n'y vient-il pas chercher l'Inspiration ?
 Mais j'y suis... ah! mon Dieu! c'est de l'Ab-né-ga-tion !

Et puis, je me souviens : Sa Muse ! je l'ai vue,
 Un Quatorze Juillet, à la Grande Revue...
 Son casque était, ma foi ! un fort joli chapeau...
 Une ombrelle à la main lui servait de drapeau...
 Mais, au fait, vous allez, sans doute, croire
 Que je désigne ainsi quelque « couple » notoire :
 C'est le poète Un Tel, vous dites-vous, avec
 Mademoiselle X... ou bien Madame Y...

Ah ! ce monde ! J'oublie, en commettant la bûche,
 Que je ne suis qu'un singe et vous une perruche.
 Aussi, pour éviter un fâcheux quipropro,
 Je suis très humblement :

Votre fidèle
Echo.

L'épître au perroquet

As-tu lu le journal, Jacko, mon vieux Jacko ?
 Il me semble aujourd'hui t'entendre qui jacasse
 – De la façon la plus cocasse –
 Tous les « en-tête » rococos
 De la gazette de l'« Echo :
 « Crr... Crr... on les aura... Crr... Rrr... Victoirre prrroche... »
 Et tu rêves que tu bamboches
 Avec quelques tripes de Boches !
 Te voici donc l'« alter ego »
 De ton grand maître, l'Hidalgo,
 (Toujours « sans peur et sans reproche »)
 Qui – « loin de l'œil des Wisigoths » –
 Ecrit, pour tous les bons gogos,
 Au nom de Maurice... Baudouche !
 Crois-le, je suis fier de connaître
 Un perroquet aussi savant
 Qui peut répéter à son Maître
 « Nous les tenons ! » et « En avant ! »

Car, nous, les Singes des grands Bois,
 Dans notre Argonne, loin des Hommes,
 Nous les oublions et nous sommes
 Bien plus sauvages qu'autrefois !

« Le hareng toujours se sent dans la caque »,
 A dit un bipède écrivain :
 Vouloir imiter l'Homme est ridicule et vain
 A moins que l'on ne soit perroquet ou chauvin
 ...Et j'aime mieux rester :
 Ton fidèle
Macaque.

Les soliloques du soldat

I
 Depuis les jours de Charleroi
 Et la retraite de la Marne,
 J'ai promené partout ma « carne »
 Sans en comprendre le pourquoi...

Dans la tranchée ou sous un toit
 Par le créneau ou la lucarne,
 A cette guerre, je m'acharne,
 Sans en comprendre le pourquoi...

Quand je demande autour de moi
 Quel est le but de ces tueries,
 On me répond le mot : « Patrie ! »
 Sans en comprendre le pourquoi...

Mieux me vaudrait de rester coi,
 Et quand viendrait mon agonie
 De m'en aller de cette vie
 Sans en comprendre le pourquoi...

Février 1916 (Au front).

II
 Nous sommes là,
 Parmi la vermine et la gourme,
 Sous le fouet du garde-chiourme,
 Nous : les Soldats !...
 Nous sommes là,
 Et nous sommes bien las,
 Hélas !

Nous vivons là,
 Nous vivons là.
 Dans les boyaux et dans les cagnes,
 Plus malheureux que les Forçats
 Ne sont au bain !
 Nous vivons là,
 Et nous sommes bien las,
 Hélas !
 D'entendre sonner notre glas !

Nous crevons là,
 Après mille et mille souffrances,
 Et sans avoir d'autre espérance
 Que le trépas !
 Nous crevons là,
 Et nous sommes bien las,
 Hélas !
 De ne rien entrevoir dans la nuit d'Au-delà !

Août 1916 (Au front).

III

Durant tout l'Hiver, il a plu...
 Dieu ! Que le ciel était maussade !
 Durant tout l'Hiver, il a plu,
 – De plus en plus, de plus en plus,
 Les pieds se collaient dans la glu...

Durant le Printemps, l'on s'est tué,
 De plus en plus, de plus en plus,
 L'Humanité était malade,
 Et le massacre a continué
 – De plus en plus, de plus en plus...
 Et, dans l'Été, les morts ont pué !

Quand vient l'Automne au froid brouillard
 L'Or et les Hommes ne sont plus...
 L'on fait la paix parmi les ruines...
 Quand vient l'Automne aux froides bruines,
 L'Or et les Hommes ne sont plus...
 La France meurt : il est trop tard !...

Août 1916 (Au front).

IV

*A ceux pour qui la vie est « chère »
 et qui font si bon
 marché de la vie des « autres ».*

Le civil dit : « La Vie est chère »,
 Moi, je la trouve bon marché,
 Car je connais une Bouchère
 Dont l'étalage s'est « gâché » :
 Une Phrygienne, au bonnet rouge,
 Aux lèvres fraîches de sang bu,
 Au front bestial, aux yeux de gouge,
 Qui jette sa viande au rebut !

Vers de monstrueuses Villettes,
 Elle se rue aux abattoirs
 Et cogne à grands « coups de batoirs »
 Dessus les hommes qui halètent
 Sous les gros poings de ses batoirs !

Elle dépèce, et taille et rogne
 Les bras, les jambes, les cerveaux,
 Et puis, elle offre sa charogne,
 Sous l'étiquette de « Héros »,
 Aux rats, aux vers et aux corbeaux !

Vous dites que la Vie est chère ?
 Moi, je la trouve bon marché !
 Pourquoi laissez-vous se gâcher
 Les « abatis » de la Bouchère ?

Mangez !... Utilisez les Morts !
 Qu'ils servent encore à la Vie
 De ceux qui n'ont pas eu remords
 De les lancer à la tuerie
 Pour protéger leurs propres corps !

O bonnes âmes charitables,
 Sauvez votre Conscience et, sans peur, récitez,
 Avant de vous carrer à table,
 Une prière délectable
 A la « nouvelle Trinité » !
 Chantez, chantez en chœur le « Benedicite »,
 Dans vos festins d'humanité !...

Chantez, sanctifiez le divin sacrifice
 Et donnez-vous l'absolution
 « Au nom du Droit, de la Justice
 Et de la Civilisation ! ! »

2 Septembre 1916 (Robert-Espagne, au repos).

Vade retro

A Marcelle Capy.

« *Debout les Morts!* »

Laissez-les donc dormir en paix !

Ces morts, ces morts couchés, que vous ont-ils donc fait,

Pour être pourchassés dans leur funèbre asile ?

– Après avoir porté le faix

De tant de maux et de forfaits,

Après s'être damnés pour vos haines civiles,

Après avoir sacrifié leur jeunesse et leur sang,

N'ont-ils pas droit que le Passant,

A leur trépas compatissant,

Les laisse enfin pourrir tranquilles ?

Laissez-les donc dormir en paix

Sous la terre glacée et les gazons épais

Dans le doux nirvâna de leur suprême pose !

Afin qu'ils ne sentent jamais

Le ver en eux qui se repaît

Et par qui, lentement, leur chair se décompose !

Afin que, jamais plus, ils ne rouvrent leurs yeux,

Et qu'ils oublient ce monde odieux

Au néant éternel et miséricordieux

Où leur cadavre se repose !

Laissez-les donc dormir en paix

Sous la croix de bois blanc où croissent, tout auprès,

L'envahissante ortie et l'atroce ciguë...

Vous, les Bavards ! soyez discrets

Devant l'énigmatique arrêt

De leurs cœurs, de leurs nerfs, de leur souffrance aiguë !

Et puisqu'ils ont lutté, sans parler, « jusqu'au bout »,

Puisqu'ils sont morts, roides, debout,

Ne hurlez pas comme des loups,

Autour de leurs chairs exsangues!...

Taisez-vous... Prenez-garde à eux... Laissez-les seuls,

Roulés dans leurs toiles de tente...

Ou bien craignez ! craignez que les Morts ne vous hantent

D'hallucinants remords et de folle épouvante,

Si vous touchez à leurs linceuls !

Septembre 1916.

(La muse de sang, poèmes et légendes, 1926: 17–51)

Paul Costel

Le corps à corps

Fougueusement, ils sont sautés dans la tranchée
 Là, retentit l'éclatement sec des grenades
 Et dans le tumulte et l'âcre fumée
 On se bat, dans un étroit chenal.

Mais les corps tout à coup se heurtent, opposés
 Les chairs comme des murs mouvants,

Se cognent, et les bras s'enlacent et s'agrippent,
 Des gestes fendent l'espace [plaine.
 Qui n'ont plus cette ampleur des combats dans la
 L'on brandit son fusil qui croise avec le vide,
 Comme des vaisseaux trop pressés dans une rade.
 Des hommes propulsés, pressés l'un contre l'autre,
 Se fondent, dirait-on, l'un par l'autre opprimés
 En enlacements fous, en gestes insensés,
 Qui arrachent ou qui étranglent ;
 On entend un bruit de chairs fouillées, d'os brisés,
 Et ce n'est plus à la grenade
 C'est au couteau que l'on se bat ;
 On l'enfonce dans la chair : ah !
 Quelle lourde odeur de sang fade !

Il coule sur vous du corps enlacé,
 Il coule par terre du corps qui bouge
 Se débat, puis meurt, inerte et lassé
 Il coule à vos pieds en un grand lac rouge,

On piétine dedans
 En bonds ardents ;
 On marche sur des corps, on écrase des faces,
 Des ventres mous comme des linges,
 Puis on s'élance pour frapper, frapper encor ;

On tue encor, on tue, on tue...
 Et la chair hurle, et soi-même alors qu'on se rue.
 On hurle de triomphe et de la rage en rut
 Et d'orgueil de fouler le but
 Et de brutalité ancestrale qui rue...

La mort, la mort, partout la mort...
 La rage de tuer vous sonne comme un cor
 Avec les balles qui autour de vous crépitent,
 Avec la hurle des canons qui précipitent

Leurs rafales, dont vous frôle le souffle fort.

La mort... la mort ! on frappe, on tape, on cogne
Avec fureur, aveuglement, comme un bourreau
Dans le tas, on agit la funèbre besogne ;
On happe, étrangle, comme un chien avec ses crocs ;
L'on mord, l'on tue, par tous moyens, sans vergogne.

Comme jadis, dans la lutte antique,
S'agrippant, s'enlaçant au clair,
Peau contre peau, sang contre sang, chair contre chair
On s'éteint, on se saisit enfin sur la terre
Pour elle, se la disputant et se poussant
Vers elle, vers elle, dans des ruisseaux de sang,
Comme des chiens, comme des loups, patibulaires,
Tu renais en ce jour, ô rouge homme ancillaire.

Juillet 1918.

(Les hurlements de l'enfer, 1919: 27-29)

Paul Vaillant-Couturier

0

Inexorablement, comme les feuilles glissent
dans la fatalité d'octobre
tous ceux qu'on a connus, chacun leur tour, périssent
avec un rythme sobre.

C'est la frise obsédante, où chaque jour t'enchaîne,
des nouvelles danses macabres,
affolement des derniers jours de vie certaine
chez l'être qui se cabre.

Tes amis ont chacun leur tour aux champs livides
vidé leurs veines et sont pâles
et ton cœur aussi, va, de beauté se vide
toi qui survis aux balles ;

l'incendie a brûlé la saine et douce estime
que tu te gardais ; tristes heures
où l'on se cherche en vain dans la honte et le crime,
dont, malgré tout, on pleure.

Et le cadran fatal tourne comme une roue.....
la mort a fait de sa victime

un tertre gris ou bien une bosse de boue
dans un sol anonyme.....

Avec laideur finit ainsi la triste vie
dans la craie ou la glaise d'ocre
sous le ciel bas, pendant la danse indéfinie,
pour l'idéal médiocre.

(*XIII Danses Macabres*, 1920: s.p.)

XII

Hommes patients lourds et graves,
hommes au sens clair, au cœur juste
portant sur votre large buste
le faix de vos sacs et de vos entraves.

Attachés à la même meule
la tête en arrière et poussant des hanches
vous semblez des vieillards aveugles
tournant dans un champ de terres liquides,
les mains s'appuyant à des branches,
l'œil plein des prestiges du vide.

Fronts atterrés sous les duels mathématiques
des aciers vifs, des poudres vertes
ou des mitrailleuses obliques
le long des côtes découvertes.....

Vous n'osez plus compter les heures
tant vous sont longues les journées.
On ne découvre plus l'âge de ceux qui meurent
que sur leurs plaques oxydées.

Ignorance multiple et crispée en des gestes
précis de semences mortelles,
blessés vomissant le sang qui ruisselle
dans des atmosphères de peste.

O pauvres hommes, pauvres hommes de silence,
mornes guerriers, qui sous les phrases
qui l'écrasent,
faites taire la conscience,

votre colère est toujours moindre ;
la mort commence à se lasser d'être sanglante
moissonneuse nocturne elle voit l'aube poindre
l'est et l'ouest du ciel se rejoindre,
sur les champs d'épis qu'elle hante.....

(*XIII Danses Macabres*, 1920: s.p.)

Eugène Dabit

Poème

(écrit pendant la guerre)

J'ai été soldat à dix-huit ans
 Quelle misère
 De faire la guerre
 Quand on est un enfant.

De vivre dans un trou
 Contre terre
 Poursuivi comme un fou
 Par la guerre.

J'usais mon cœur
 Aux carrefours crucifiés
 Oh mourir dans la plaine
 Au soir d'une sale journée.

J'ai connu des cris,
 La haine
 Des souffrances longues comme une semaine.
 La faim, le froid, l'ennui.

Trois années ivres de démence
 Plus lourdes à porter qu'un crime
 Ma jeunesse est morte en France
 Un jour de désespérance.

Tous mes amis ont péri
 L'un après l'autre
 En quelque lieu maudit
 Est notre amour enseveli.

Défunt Lequel le parisien,
 Masse et Guillaumin d'Amiens,
 Pignatel dit le marseillais
 Tous endormis à jamais.

On les a jetés dans un trou
 N'importe où
 D'en parler mon cœur saigne
 Ah que la mort est cruelle

Mon Dieu était-ce la peine
 De tant souffrir.
 Las je reviens humble et nu
 Comme un inconnu,

Sans joie son honneur
 Avec ma douleur
 Les yeux brûlés
 D'avoir trop pleuré

Pour mes frères malheureux
 A ceux qui sont aux cieux
 Contre la guerre
 A ma mère
 Adieu.

(in: Goldberg 1993: 306–307)

Pierre Drieu La Rochelle

*Paroles
 au départ*

Et le rêve et l'action.
 Je me payerai avec la monnaie royale frappée à croix
 et à pile du signe souverain.
 La totale puissance de l'homme il me la faut.
 Point seulement l'évocation par l'esprit mais l'ac-
 complissement du triomphe par l'œil et l'oreille et la
 main.
 Je ne puis me situer parmi les faibles. Je dois mesurer
 ma force.
 Si je renonce mon cerveau meurt. Je tuerai ou je
 serai tué.
 La force est devant moi, pierre de fondation. Il faut
 que je sente sa résistance, il faut qu'elle heurte mes os.
 – Que je sois brisé.
 Je veux la comprendre avec mon corps.
 Nécessité alimentaire : là-bas je vais chercher ma
 vie, la vie de ma pensée.

Peut-être je ne suis pas fort si j'ai besoin de cette
 expérience corporelle.
 D'autres connaissent la force spirituelle dans les mai-
 sons qui sont loin de la guerre. Je hais que le vulgaire
 les appelle lâches.
 Mais moi, il faut que je sente la guerre avec mes en-
 traîles.
 Quand la colique de la peur les agrippe et les tord

d'une poigne acharnée
 Alors si je dis encore « vive la France » si je signifie
 encore « vive la guerre »
 Alors je suis à mon affaire, je connais la condition
 du monde autour de moi, je sais ce que je vaud et ce
 qu'est la valeur.

De nouveau règne l'action.
 L'audace d'une génération s'est levée que la gageure
 a séduite de jumeler par son vouloir le rêve et l'action.
 Non je ne puis être celui qui renonce à une gloire
 de la vie et qui se satisfait par la magnificence secrète
 que confine le rêve derrière les deux yeux.
 O mon idée, je pousserai plus avant dans la saisissante
 réalité ta rectitude. L'événement va mordre sur
 le trait que tire mon vouloir, comme l'eau-forte sur
 l'image de cuivre. Morsure atroce déjà connue, encore
 cuisante dans ma chair.
 J'ai dit.

Et je vais être seul parmi les troupes d'hommes aux
 chagrins sourds, aux désespoirs âcres comme leurs
 pipes mâchées dans l'angoisse.
 Je serai sur les terrains vagues et abstraits où toute
 végétation depuis ce lointain début fut extirpée par
 l'obus piocheur.
 Là, toute vie est broyée au centre de l'explosion, ou
 déchiquetée à l'extrême jet de l'éclat. Je vais me retrouver
 dans la terre mouvante, oscillante, écrasée sous ses
 propres masses retombantes et lapidée par ses propres
 cailloux, et dans cet air vivant qu'on sent pâtre autour
 de la tête comme l'épaisseur sensible d'une chair.
 Brusquement, à une gare, je reconnaitrai que je suis
 dans le pays où s'est exilée la jeunesse des hommes pour
 méditer une douleur neuve et le sens de son effort
 inconnu.
 Là, retirés du monde qu'ils ont créé, les hommes
 vivent parmi les cadavres.

Là, toute vie, toute vérité s'est retraits.
 Fait décisif qui se pose en borne cogneuse à la frontière
 de ce royaume :
 Il n'est aucune vie à l'Arrière, aucune vérité. Tout y
 est marqué par la totale ignorance.
 De ce côté-ci se manifeste l'inénarrable révélation.
 Je plains les Habitants de l'Arrière, frappés de la
 mort, coupés de ce temps, précipités au néant.
 Et nul miracle de l'esprit ne peut les transmuier et

les transposer.

Entre dans les ordres – infanterie, artillerie, génie,
aviation.

Prends cellule dans le poste d'écoute ou la sape – là
tu es en présence de la mort, là menace l'abominable
souffrance liminaire.

Ou élève-toi, si tu en es digne, dans l'avion
Au sommet du champ de bataille, à la clef de la voûte
sonore, au comble du son humain.

(Interrogation. Poèmes, 1917: 9–12)

Noël Garnier

Dans la tranchée

La vieille vient, le vieille va...
la vieille eût pu s'arrêter là...

Elle a roulé toute la nuit
folle de sang, saouïe de bruit...

Baisé des bouches ci et là...
(la vieille vient, le vieille va)

Tapis derrière un pare-éclat
nous étions trois serrés en tas.

(La vieille eût pu s'arrêter là)
Elle est allée jusque... là-bas ;
elle a tué d'autres soldats !...

Dans le boyau le plus profond
maintenant s'est couchée en rond.

(Pendant ce temps nous dormirons)
La vieille ronfle... un soldat mort
entre les bras (fait froid dehors...)

Guetteur au créneau,
officier qui veille,
n'aie pas peur – la vieille
dort le cul dans l'eau!

Grince un fil de fer...
une souris pince

dans un sac ouvert
 une tranche mince
 de fromage (à vers)...
 La vieille dort... les hommes rêvent,
 tout le ciel crève
 en pluie et suie
 sur leur ennui...

Dormez! La vieille
 trop tôt s'éveille...
 dormez! La Mort
 éreintée, dort!

Des fusées paraphent
 lumineusement
 le ciel de bourrasques
 et la pluie d'argent...

Dormez les morts
 entre les lignes...
 L'Homme se signe,
 la vieille dort!

Dans le boyau le plus profond
 s'éveille et frotte son œil ronde.

Guetteur au créneau,
 officier qui veilles,
 prends garde... S'éveille
 la vieille au cœur chaud,

frotte son œil louche
 – trop froid est le Mort
 pour chauffer sa couche
 (fait trop froid dehors) –

étire ses membres
 et grince des dents...
 Les os des vivants
 – fait froid en décembre... –
 claquent dans le vent.

Allez, la gueuse!
 saute, putain...

vieille amoureuse
de bon matin –

Le désir rôde
les reins tordus,
la bouche chaude
(l'heure du jus!)

Allez! c'est l'heure
en mal d'amour.
La chair meilleure
au petit jour...

Maintenant la pluie
se fond en lumière
sale, sur la terre
encore endormie...

Et de chaque trou il monte une plainte
et de chaque cœur il tremble une crainte.

C'est un bruit de pierres...
un corps qu'on descend
sans linceul, ni bière
dans un trou de sang...

c'est un bruit de larmes...
« Ah! m... » ou « maman »,
Des mains tombent l'arme,
la pipe des dents...

C'est elle
la vieille
qui râle
qui court...
s'affale
d'amour!

Maintenant le jour
se dissout en pluie
sur des yeux de nuit...
A chacun son tour!

(Le don de ma mère, 1920: 30–35)

Lettre à Claude, mort...

Tu n'eus jamais l'orgueil de ton éternité,
 mais tu avais penché ton front sur tant de livres
 qu'il en gardait encore – ayant cessé de vivre –
 Claude, ce même éclat qu'on voit aux soirs d'été.

Le soleil de ta Vie s'est couché. Ton visage
 qu'il éclairait n'est plus qu'un crépuscule ardent.
 Mais le ciel s'obscurcit ; et déjà les nuages
 d'Octobre sont venus sur tes yeux, lentement.

Une seule fusée dans la pluie tremble encore :
 Il pleut des gouttes d'or – mais l'orage lointain
 s'est rapproché – Il va pleuvoir des gouttes d'ombre
 jusqu'au matin.

Les hommes que l'Ennui et le Silence endorment
 sont couchés comme toi – et si près – dans la pluie
 qu'on les dirait des morts, déjà vêtus de nuit
 dans leur linceul de boue, informes.

Seul je veille au créneau d'où l'œil ne peut rien voir,
 mon fusil s'est rouillé dans ma main, inutile.
 Les hommes dorment, tous les Hommes ; le ciel noir
 s'est refermé sur eux comme une tombe humide.

Claude, tu dors aussi, et du même sommeil.
 Et seul veille au créneau d'en face – je devine –
 un homme comme moi dont se rouille, inutile,
 le fusil, – et qui songe – et qui m'est si pareil.

Ainsi seuls les guetteurs enveloppés d'ennui,
 lorsque dorment les morts et les soldats, écoutent
 les mots qu'ils n'ont pas dits suivre la même route
 et d'un créneau à l'autre emplir toute la nuit.

Tu n'eus jamais l'orgueil de ton éternité
 Claude, mais ce poème écrit à ta mémoire
 fait de pitié, de pluie, de mort – toute la gloire –
 un jour sanglotera au cœur de la cité.

Et comme les guetteurs de jadis, aux créneaux,
 les peuples entendront enfin dans la lumière
 le vol des mots d'amour emplir toute la terre
 et chasser, devant lui, la Guerre et ses sanglots.

(Le don de ma mère, 1920: 47–48)

Petite Suite...

Ah ! comme nous aimions nos visages d'enfance
qui conservaient encor les traces des baisers
maternels – les si doux baisers – et l'innocence
de nos sommeils bercés...

Visage de quatre ans, le plus cher à ma mère,
l'avez-vous assez pris contre vous, ma maman ?
Vous l'ai-je assez tendu, comme vers la lumière
partout, à chaque instant...?

Vous n'aurez plus connu de moi que ce visage,
mais assez pour qu'il garde un rayon de vos yeux
et qu'il reflète encor, malgré la guerre et l'âge,
leur douceur et leur feu !

« Mais ce signe des temps mauvais,
cette ride – ce cheveu gris
à qui sont-ils
mon fils ? »

– Je ne sais : je les ai trouvés
en creusant un trou dans la terre
comme celui où vous dormez...
Il y avait encor, ma mère,
une croix que j'ai soulevée,
des clous, une éponge, un suaire
et deux morts que la pluie lavait...

Jésus je crois en vous puisqu'y croyait ma mère,
mais en vous seulement qui portez une croix.
Depuis trois ans vous êtes mort combien de fois
mon frère !

Balancez-vous au vent des nuits, Crucifié,
(les corbeaux ont déjà un petit air de fête)
votre sang goutte à goutte a goutté sur nos têtes
et nous a noyés.

« Tu es mort ? »
 – pas encor
 – à demain
 alors ! –
 à demain, à demain...
 (et s'il te manque un clou, demande à ton voisin).

J'en ai toujours deux en réserve :
 un pour moi – que Dieu me conserve ! –
 un pour Celui qu'il faut tuer...
 Mais Il en a deux en réserve :
 un pour lui – que Dieu l'en préserve –
 l'autre pour moi qu'il veut clouer...

Et quand nous serons tous les deux
 deux pauvres morts crucifiés,
 deux pauvres morts aux mains crevées,
 je lui dirai « le fils de Dieu,
 le Bien-Heureux, le Bien-Aimé
 il n'est pas là entre nous deux ? »
 – le Bien-Aimé, le Bien-Heureux,
 me dira-t-il, déjà pâmé,
 il n'est pas là, comme il devait ?
 – J'ai peur, – j'ai soif, – j'ai soif, – j'ai peur.
 Alors Jésus entre nos cœurs
 fera le signe de la Paix.

(*Le don de ma mère*, 1920: 56–59)

Il pleut encore...

*A mon père, dont les lettres
 « maternelles » étaient
 toujours du « beau temps ».*

« Comme nous ressemblons aux morts, dans la lumière
 du petit jour qui pleut interminablement.....
 Il a tant plu hier, avant-hier, et tant
 plu tous les jours, toutes les nuits, toute la Guerre !
 Comme nous ressemblons aux morts dans leur misère »
 – « Il faisait soleil... » – Quand ? Je ne me souviens plus,
 c'était l'année avant... ou l'autre année peut-être ?
 Vous avez dit « hier » ? Il n'a jamais tant plu !

ou bien alors je ne sais plus... je ne sais plus :
je n'avais pas de lettre.

Que vous êtes heureux d'avoir une maman :
il fait toujours beau temps dans les lettres des mères

et quand vous répondez, il fait toujours beau temps :
elles auraient tant de chagrin, les pauvres chères,
si vous ne leur disiez toujours : « Il fait beau temps.

Non, je n'ai pas eu froid – et déjà sur nos têtes
une hirondelle passe avec un petit cri..
Ce sera le printemps demain – et aujourd'hui
je te le dis, déjà ce n'est plus l'hiver bête
et méchant de te faire peur, maman chérie ! »

Qu'il est doux de mentir ainsi à ceux qu'on aime
avec des mots de tous les jours, qui sont les seuls
que l'on comprenne bien, qui sont toujours les mêmes
et qui ne perdent pas à voyager, tout seuls,
l'inflexion d'amour des lèvres qui les sèment.

(Le don de ma mère, 1920: 60–61)

Chansons macabres

... mais il neige, mais il neige, mais il
n'est jamais trop tard.
Paul Fort.

Flic-Flac, les os claquent
comme des sabots.
Flic-Flac, dans les flaques
d'eau !

Ah ! qu'il pleuve, pleuve, pleuve
comme il n'a jamais tant plu !
ça nous fait une peau neuve :
et la pluie glisse dessus...

Flic-Flac, les os claquent
comme des sabots.
Flic-Flac, dans les flaques
d'eau !

Ah ! qu'il vente, vente, vente :
ma dernière mèche au vent
comme une étoile filante
vole jusqu'au firmament !

Flic-Flac, les os claquent
comme des sabots.
Flic-Flac, dans les flaques
d'eau !

Ah ! qu'il neige, neige, neige
pour bien faire il n'est jamais !...
(Paul Fort c'est un sacrilège
chez les morts de plagier.....)

Flic-Flac, les os claquent
comme des sabots.
Flic-Flac, dans les flaques
d'eau !

A ceux de 93 et de Russie !

Nous sommes morts pour la France :
nous savons une chanson
bien française, ça commence

par ces mots : Vive le son
du canon !

Nous sommes morts pour la... Prusse :
nous savons une chanson,
ça se chante sur l'air russe :
Vive la Révolution
des canons.

Et tous les morts de la terre
ce soir, nous vous la chantons.
« Ohé ! Vous, guerre à la guerre,
aux rois fous que nous livrons
aux canons !

Moissonneurs des vies humaines
et marchands de... munitions,
nous les morts à votre aubaine
quelque jour nous vous pendrons...
aux canons! »

Un mort allemand :

Apprends dans ton cœur avant chaque assaut
– tu mourras aussi, mon ami, mon frère,
aujourd'hui.. demain.. balle, obus, misère –
apprends dans ton cœur les vers les plus beaux!

Tu laisseras choir l'arme de tes mains,
 le vent séchera le sang de ta face...
 nous serons deux morts de la même race,
 nous serons deux morts... là... sur le chemin.

Et nous pourrions en disant des vers :
 j'en sais d'immortels qui' sont d'Allemagne,
 (nous serons deux morts... là... dans la campagne,
 nous serons deux morts que creusent les vers),

J'en sais d'immortels qui sont d'Henri Heine,
 – « J'en sais de plus doux qui sont de Verlaine ».
 Tu me les diras :
 le vent flûtera ses peines, à peine,
 les canons tairont la voix de leur Haine,
 la Mort s'en ira...

Alors tous les morts et tous les vivants
 bercés aux chansons des plus doux poètes
 souriront au ciel qui pleut sur leurs têtes
 et s'endormiront comme des enfants.

(Le don de ma mère, 1920: 62–65)

Minutes

Ma petite vie
 est là dans mes bras :
 fais do-do, m'amie,
 je veille sur toi –
 je ne m'en vais pas.
 Que de souvenirs
 nous avons ensemble...
 va, tout l'avenir
 n'est rien à côté
 du passé qui tremble
 – larme ou bien rosée –
 au creux de mes doigts.
 Quelle jolie bague
 sertie de soleil :
 l'anneau est pareil
 à mon alliance,
 mais la perle est vague :
 rosée, larme ou... quoi?
 Souvenir d'enfance...

La minute tremble
 au bout de mon doigt
 en goutte de pluie
 dans le soleil froid...
 Va-t-elle tomber ?
 Faire un peu de boue ?
 il y en a tant
 déjà à mes pieds...
 il y en a tant
 tout autour de nous...
 La minute tremble
 en goutte de sang
 au fond de mon cœur.

Petite minute
 en goutte de sang,
 en sanglante goutte
 coule de Son flanc...
 Tu sonnes Sa mort
 ô goutte de vie...

 tu saignes plus fort
 goutte d'agonie...
 « Maman... mon amie » ...
 ô quelle voix douce...
 ô la voix des gouttes
 de sang, dans la nuit...
 « Mon amie... ma mère »
 quand te tairas-tu,
 goutte mensongère
 qui chante et qui tue?...
 « Maman... mon amie » ...
 Quand te tairas-tu?
 La source est tarie
 et la vie s'est tue...

A la mémoire du chasseur Poupon,
 (classe 17) de ma section,
 mort.

J'écoute la Mort
 en goutte de larme...
 quel petit vacarme,
 quel pauvre décor...
 La minute est frêle

qui s'est envolée
 et du bout de l'aile
 vient de me frôler...
 Un peu de poussière,
 un peu de pâleur...
 mon ami, mon frère,
 mon petit chasseur.
 Quel pauvre visage,
 quelle froide main...
 Ta mère, au village,
 dort et rêve... Rien...
 Toi tu dors comme elle...
 tu ne rêves plus :
 un peu de poussière,
 de pluie... et d'obus...
 Et tant de malheur
 pour Elle...
 (Cléry, août 1916.)

(Le don de ma mère, 1920: 66–69)

Ah ! ne parlez plus de la gloire...

Ah ! ne parlez plus de la gloire
 aux pauvres morts qui n'ont pas même
 des oripeaux de mi-carême
 pour mener leur deuil... illusoire.

Ils vous diront les pauvres morts
 à mots crachés avec des dents
 que ce serait leur tour pourtant
 de changer un peu de décor –

et peut-être de nourriture
 – les pissenlits par la racine
 c'engraisse moins qu'être en gésine
 d'articles sur « La Vie Future »,

« La croix de guerre » et « les Églises »
 « Union sacrée », « les Saints de France »
 Héroïsme – sang – et vengeance !
 Boum ! Boum ! lisez ce soir « la prise

Du Fort de Vaux », trois francs cinquante !
 Ah ! mais non, silence, silence !
 Vous tairez-vous, corbeaux ? défense
 de croasser, gent croassante !

Laissez dormir les sans-patrie,
 les sans-tombeaux, les anonymes,
 laissez dormir dans « Votre crime »
 les mis en croix, les Jésus-Christ,

les pauvres morts, les sans-histoire,
 les sans-haine et les sans-vengeance.
 Mais garde à vous, maudite engeance !
 faux bâtisseurs de fausse gloire

et spéculateurs de la Mort !

Tous les morts ne sont pas des MORTS.

Camp du Valdahon

(*Le don de ma mère*, 1920: 81–83)

Pour Paul Vaillant-Couturier

*Ami, soldat et poète,
 ...et plus tard reniant la haine de la
 guerre, nous dirons : « Bah ! Il y avait de
 bons moments ! »
 E. M. BENECH.*

Nous ne renierons pas la Haine de la guerre :
 nous conviendrons qu'il y avait de « bons moments »
 comme ceux où nos cœurs amis se rencontrèrent
 dans cette haine de la guerre – justement –

Mais nous aurons, toute la Vie, au fond des yeux
 une clarté : ce sera à peine perceptible
 aux autres – nos amies la verront un peu mieux,
 le soir, mais juste assez pour que leur cœur sensible

soit suspendu sur nous comme un geste – pas plus...
 Nous trouverons en nous un bonheur plus complet
 – Elles n'en seront pas jalouses, les Élues –
 Nous trouverons en nous un bonheur étranger

à leurs Pensées, à leur amour, leurs petits soins
 de tous les jours de paix qui sonneront aux pendules
 comme les gouttes d'un jet d'eau, dans des bassins
 où des enfants mirent leurs rondes minuscules...

Ce sera d'évoquer ce soir d'Hiver où je
 vous ai dit simplement, pour la première fois,
 « Bonjour ! – je suis heureux de vous voir – je vous vois
 enfin ! » Oh ! poésie des mots simples ! prodiges !

(Ce ne sont pas ces mots, peut-être, je sais bien :
 les mots sont souvent trop timides au bord des lèvres,
 ...ils ont peur de tomber... un doute les retient...
 mais à les contenir le cœur tremble de fièvre—)

L'autre cœur les devine – et le pont est jeté !
 Sous ses arches la guerre a roulé sang et larmes...
 en nous penchant un peu laissons-y choir nos armes :
 le flux les roule aussi dans ses eaux sans clartés

et voici, désormais, pures pour l'Amitié
 nos Mains, nos chères mains, l'une à l'autre liées.

(Le don de ma mère, 1920: 85–86)

Petite Source...

Petite source qui coulez
 tout doux, tout frais
 tout frais, tout doux
 coulez sur nous, petite Source
 comme on prierait !

Coulez sur notre pauvre cœur
 en eau de Lourdes –
 emportez nos petits malheurs,
 nos peines lourdes,

coulez sur notre pauvre amour
 en eau de pluie –
 pour le fleurir encore un jour
 coulez sur lui,
 coulez sur nous, petite Source !

et puis pleurez sur nos départs,
 pleurez sur nos incertitudes
 toutes vos gouttes d'inquiétude...
 Allez, c'est la meilleure part –

Je me suis couché sur la terre
 pour boire votre eau de bonté –
 pour laver mon front de la guerre
 avec mes doigts ensanglantés –

Miracle ! la source quand même
 coule limpide et doux et frais
 – Oh ! les hommes tueurs de paix :
 la source est claire et mon cœur aime.

(Le don de ma mère, 1920: 94–95)

Peau de chagrin

Cruellement
 Dans le tombeau de ma jeunesse,
 Le bel amour, le bel amant
 Va mourir encor une fois.

Mettez des voiles aux fenêtres
 Je ne veux plus voir les miroirs :
 Qu'il fasse nuit dans ma détresse,
 Que pas un souffle de la terre
 N'entre chez moi, j'ai peur de moi.

Mon amour, je t'en fais l'aveu,
 L'oubli est là, l'oubli me veut.

Il est dans l'air que je respire,
 Dans le parfum de cette rose,
 Et dans le baiser que se donnent
 Mes lèvres mordues jusqu'au sang.

Il est partout... En vain lutté-je
 Il est en moi, comme un tyran.

En vain lutté-je et fais-je face,
 Appuyée au divan étroit :
 Avant que ses bras ne m'enlacent
 Je sens la chaleur de ses doigts.

Equivoque et rasé, il feint
 D'avoir l'âge que tu n'as plus,
 D'avoir tes yeux, d'avoir tes reins,
 Et le parfum de ta peau nue.

Il n'a pas besoin de parler
 Pour que j'obéisse à sa voix.
 Il n'a pas besoin d'avancer
 Pour me saisir comme une proie.

Chaque geste qu'il fait me touche,
 Comme la flamme d'un brasier.
 Il se complâit en cette louche
 Et douloureuse intimité.

Sûr de sa victoire, il retarde
 L'heure où, vaincue, je ne serai
 Au creux de ses bras qu'une bête
 Rugissante de volupté !

Ah ! que plutôt mon sang se fige
 Que la mort me couche au tombeau...
 Mais déjà je cède au vertige
 Que l'amour creuse, sous mes os.

(Le mort mis en croix, 1926: 67–69)

Prophétie

Une heure (moins encor, peut-être)
 Par jour tu penseras à lui,
 Au piano, ou dans ton lit,
 Ou aux Galeries Lafayette.

Alors tu fermeras les yeux
 Renversée, blonde et si jolie
 Dans ton mi-deuil, un peu pâlie
 Pourtant, et les doigts douloureux.

Puis dans le creux de ton corsage
 Gonflé à peine, mauve et blanc,
 Comme un fruit mûr dans l'air fondant
 Tu laisseras choir ton visage.

Il s'y blottira parfumé
 Près du cœur, au chaud de l'aisselle,
 Ton sein battrà un peu de l'aile
 Contre tes cils toujours fermés.

Oh ! amours, amours immortelles,
 – C'est justement l'heure d'aimer...

(Le mort mis en croix, 1926: 79–80)

Et moi aussi...

Pour Suzanne.

Parfois je suis « gnien'n » de la guerre
 Malgré l'opium de ta bouche.
 J'ai besoin du poison farouche
 Qu'elle versait dans mes artères.

Le sang de mon cœur a tari
 Comme si l'avait bu le sol ;
 Tes mains, en vain, cherchent mon front,
 Et tes lèvres, mon corps meurtri.

Volupté, tu es impuissante
 Avec tes bras faibles de femme

A combler ce vide d'une âme
Que le regret du passé hante.

Mais d'autres soirs, quand tu te coules
Le long de moi, tendresse chaude
Sur le sombre divan où rôde
Le désir au visage double,

Quand s'éteint la lampe d'argent
Comme un soleil ivre d'avoir
Ébloui de son éclat noir
Notre nuit de chastes amants,

Dans l'odeur de ta chair nourrie
Du sang vénéneux de la drogue
J'oublie – que les morts me pardonnent –
Le destin cruel de ma Vie.

Chaque nuit, un peu plus, j'oublie.

(Le mort mis en croix, 1926: 107–108)

Hommes

Pour ma petite fille.

Je suis revenu vers les hommes
Portant l'héritage sacré
Comme une couronne d'épines
Sur mon front encor déchiré.

J'aurais voulu me taire aussi
Comme les morts dans leurs linceuls
Afin que chacun entendit
Les mots qu'ils ont prononcés, seuls.

Il eût fallu un grand silence,
Le recueillement de cent bouches,
Le souffle éteint dans les poitrines
Pour que s'accomplît le miracle.

Je jure : aucun orgueil en moi
Ne levait un front sacrilège,
J'eusse accepté de mourir là
Si quelqu'un en avait douté.

Je ne demandais qu'à me taire
Puisque le silence des morts
Mêlait en moi son goût de terre
Et de remords.

Ce n'est pas moi, j'en fais serment,
 Qui le premier ouvris la bouche.
 Ce n'est pas moi, soyez témoins,
 Qui gravis la première marche

Avec des jambes volontaires.

Vous m'avez prêté vos oreilles
 Quand je m'adressais à vos cœurs.
 Vous avez exigé des gestes
 Quand il eût fallu, immobiles,

Se taire ensemble et sangloter.

Le son de ma voix vous a plu
 A l'heure où vous l'applaudissiez :
 Je n'ai pourtant jamais parlé
 Pour le claquement de vos mains.

J'aurais plutôt tendu la joue
 A vos poings et à vos crachats
 Si le geste n'était trop grand
 Depuis qu'un dieu l'a consacré.

Mais vous m'avez pris aux épaules,
 Vous m'avez dressé devant vous,
 Vous avez ameuté la foule
 Avec des paroles menteuses.

La mimique de mon visage
 C'est vos doigts qui l'ont dessinée
 Vous étiez encor le souffleur
 Caché dans la nuit de son trou,

Vous étiez encore le public,
 La rampe, la claque et le bouquet
 Allez t dites « Cabotinage »
 Aujourd'hui. J'ai bien mérité cet outrage.

C'est moi le coupable, c'est moi,
 Chacun de vous est innocent...
 Ah ! ne le criez pas si haut
 Si c'est le cri de votre sang.

Je ne demande qu'à vous croire :
 Ne vous passionnez pas ainsi
 « Innocent! Innocent! Innocent! »
 Quels visages d'innocence

Vous avez, mes petits amis,
 Autour de moi, et quelles mains
 De douceur – toutes griffes dehors –
 Belles mains qui m'étrangleriez bien
 Pour me sauver de mon orgueil.

Mais plus haut que vous mon orgueil
 Rejoint au ciel les morts errants
 Parmi les étoiles glacées
 Et les soleils indifférents.

Des larmes coulent de leurs yeux
 Plus cuisantes que des reproches,
 Leurs blessures à mon approche
 Se sont rouvertes, sans un cri.

Oh ! silence, plus lourd au cœur
 Que les injures des vivants.
 Que vous ai-je donc fait, mes morts,
 Pour que vous vous taisiez ainsi ?

Que vous ai-je donc fait, fantômes,
 Frères des astres aériens,
 Pour que vous détourniez la tête

Et que, si proches du soleil,
 Dont l'éclat pâlit à côté
 Du rayonnement de vos fronts
 Vous me montriez encor la terre

– Pardonnez-moi, pardonnez-moi –

Vous, que la terre a mis en croix.

(Le mort mis en croix, 1926: 137–141)

Nostalgie de la guerre

J'ai pris ta bouche et tes seins droits
 D'un même baiser sacrilège.
 Me peine a fondu sous tes doigts
 Comme, au soleil levant, la neige.

J'ai l'horreur de ce vide en moi,
 J'ai trahi mes morts encore une fois.

Ah ! courber sous mille linceuls
Comme autrefois mon front en deuil,

Ne pas avoir d'autre pâture
Que le sang de mille blessures,

Saigner, saigner, saigner autant
Que mes soldats, en d'autres temps,

Lorsque la guerre insatiable
Emplissait ma bouche de sable,

Comme au fond d'un trou sans espoir
Un mort mâchant l'éternel soir.

(Le mort mis en croix, 1926: 143–144)

Lucien Linais

Le fou

Au compositeur et ami Marcel Bernheim

Tout à l'heure encore, il rêvait.
Son âme, douloureusement étreinte, s'en était allée
[chercher loin du sol gluant et gris de la tranchée,
[un peu de soleil et d'amour.
Elle avait fui ce lieu de dévastation et de souffrance,
[pour retrouver, là-bas, ceux qu'elle chérissait.
Elle oubliait, un moment, que la sottise humaine lui avait
[ravi le bonheur du passé.
Elle se berçait au souvenir des tendresses d'antan.
Tout à l'heure encore il rêvait.
Soudain, une force étrange a déchiré la terre, entr'ou-
[vrant ses flancs.
Du cratère, une aveuglante flamme est sortie.
Avec elle sont montés vers le ciel, des pierres, des lam-
[beaux humains, et le cri de la grande martyre.
Toute à l'heure encore, il rêvait.
Mais un impérieux commandement l'a fait s'élancer,
[comme les autres, dans le gouffre béant où la mort
[avait déjà fait son nid.
La réalité brutale l'avait ramené à elle.

Que s'était-il passé ?
Il l'ignore,
Il n'a rien vu ; seul, son cœur à ressenti.

Sa raison, elle, s'est enfuie avec l'aveuglante flamme.
 Il n'est plus qu'un corps gesticulant,
 Sa bouche hurle d'incohérentes syllabes et pourtant..
 Tout à l'heure encore, il rêvait.

La Fille-Morte, 1916.

(*Les minutes rouges*, 1926: 51–52)

L'instinct

Avant l'attaque, il s'ignorait.
 Souvent il s'était imaginé la minute tragique, vers
 laquelle le conduisait, fatalement, la haine des
 [hommes.
 Il redoutait alors de n'être point un héros.
 Tout son passé d'amour et de bonté lui garantissait
 [mal le succès de son arme.
 Mais l'épreuve est rassurante. Il a été sublime.
 Ses mains répondent de sa valeur et de son courage,
 Elles sont ruisselantes de sang.

La fierté l'a fait un moment redresser le torse,
 Mais de l'ombre est descendue dans son cœur.
 Un trouble indescriptible a voilé sa satisfaction
 [première.
 Quelque chose de visqueux, comme de la honte, s'est
 [répandu dans son être.
 Il a l'impression qu'une source tiède coule en sa
 [chair, avec un bruit de sanglots.
 Le remords envahit son âme, comme un fleuve de
 [sang.

(*Les minutes rouges*, 1926: 61)

François Porché

Le poème de la tranchée

A MAURICE BARRÈS

EN TÉMOIGNAGE

D'ADMIRATION, DE DÉVOUEMENT,

DE RECONNAISSANCE INFINIE

LA VEILLE

I

La pluie épaisse dans la nuit
 Partout piétine à petit bruit.
 Chaque rafale qui se penche
 Entoure un cou
 De son bras mou,
 Se relève et froisse une branche
 On ne sait où.

L'ombre en bas filtre et s'écoule
 Et murmure un long secret;
 L'ombre en haut résonne et roule :
 Il pleut sur une forêt.

L'eau du ciel s'abat sur la terre
 De tout son poids,
 Du même sombre élan qu'elle avait autrefois,
 Quand les premiers humains s'étonnaient dans les bois
 De son triste mystère.

Et le vent, c'est le même vent
 Dans les feuilles obscures.
 Nous avons vu pleuvoir et venter bien souvent,
 Mais savions-nous auparavant
 Combien les averses sont dures?

Les hommes n'ont-ils plus comme les animaux
 Qu'un couvert de pauvres rameaux?
 Quel destin les condamne à ployer sous l'automne,
 Et, rêvant jour et nuit des anciennes maisons,
 A contempler sans fin la face monotone
 Des marâtres saisons?

*

La bise a soufflé
 Plus aigre,
 Les collines ont enflé
 Leur dos maigre.

Sous le fouet la terre expie,
 Accroupie,
 Un très vieux crime inconnu.

Tout a froid dans sa chair tendre,
 Tout se sent débile et nu
 Et châtié sans comprendre.

Lentement s'écarte un pli
 De la brume;
 L'orient se trouble et fume;
 Tout implore en vain l'oubli.

Comme le prisonnier qu'on arrache au sommeil
 Et qu'on traîne au supplice,
 Tout veut parler, prier, tout résiste et tout glisse
 Vers l'horrible soleil.

Des vapeurs blanches
 Un arbre sort :
 Trois, quatre branches
 Sur un tronc mort.

Là-bas l'orée
 D'un profond bois,
 Si tristement dorée!

Pas un oiseau, pas une voix.

Vide et silence : une clairière
 Et, par derrière,
 Un talus gris.

As-tu compris?

As-tu compris le sens des fougères trouées
 Et ce que guette au loin l'œil aigu du veilleur?
 As-tu compris dans tes nuées
 Ce qui se passe ici, Seigneur?

*

Lève-toi, jour transi,
 Montre où nous en sommes,
 Dis à Dieu : « Les voici,
 Les hommes! »

Aube sinistre,
 Plane sur eux,
 Montre le bistre
 Des fronts terreux.

Montre la boue
 Et le boyau,
 Montre la fièvre sur la joue,
 Montre les pieds dans l'eau.

Partout ce couloir d'insomnie,
 Glacé, glissant,
 Va roulant sa fange infinie,
 Tourne bois et prés, grimpe et redescend.

Partout, la nuit, le long des crêtes,
 L'obscur cheminement dans les canaux bourbeux,
 Partout les mines prêtes
 Sous les sentiers herbeux.

Argile ou sable, humus ou craie,
 Partout le sang qui se délaie
 Dans le sol noir ou jaune ou blanc;
 Partout, des montagnes aux dunes,
 Dans les brouillards visqueux et sous les froides lunes,
 Les hasards d'un sort accablant.

*

Est-ce donc pour défendre une aussi dure vie,
 Ou les souvenirs d'un bonheur perdu :
 Les enfants sur le seuil et la table servie
 Pour le maître attendu,

Que, piochant dans son trou, casematant sa hutte
 D'épais rondins et de ciment,
 L'homme ici lutte
 Comme un dément?

Lorsqu'à la hâte il enchevêtre
 Les fils de fer avec les pieux,
 Sert-il quelque dessein qu'il ne peut pas connaître?
 Aveugle et soumis, est-ce lui, pauvre être,
 Qui doit prêter main forte aux dieux?

Répondez, sacs de terre, et vous, plaques de tôle,
 Boucliers de trous ronds percés,
 Et vous, glaise et cailloux que sa pelle a versés
 Par-dessus son épaule,
 Vous, ses témoins, ses confidents,
 Ses amis épais et prudents,
 Son humble et terne et lourde armure,
 Redites-nous les mots que sans cesse il murmure,
 La pipe aux dents.

– Je sais pourquoi je sape et frappe,
 Pourquoi j'ai mis la chausse-trape
 Près du glacis;
 Pourquoi l'averse me flagelle,

Pourquoi je gèle
 Dans mes brodequins rétrécis;
 Je sais pourquoi sans feu ni lampe
 Dans mon caveau je vis, je rampe
 Avec les rats;
 Pourquoi, dressé, le casque au ras
 Du parapet noir qui s'égoutte,
 Longtemps j'écoute;
 Je sais pourquoi mon dur pain gris
 Est plein de terre;
 Pourquoi, la nuit, dans les abris,
 Il faut se taire :
 C'est qu'ils sont là cachés. Tout dort,
 Tout fait silence,
 Mais ce rideau de somnolence
 Masque la mort.

II

Voici bientôt deux ans qu'ils se sont cramponnés
 Aux champs en friche, aux bois, aux murs abandonnés.
 Infiltrés dans le sol comme une source impure,
 Ils cherchent à tâtons quelque étroite fissure
 Qui pût ouvrir la route à leur immense flot.
 Mais nous, doublant leur voie, éventant leur complot,
 Tant qu'ils ne font un pas qu'un autre pas n'épie,
 Nous retournons contre eux leur patience impie.

L'espace entre les camps est creusé d'entonnoirs.
 Derrière un massif bas de choses hérissées,
 Nos créneaux et les leur font de minces traits noirs
 Comme des paupières plissées.

Rien ne peut divertir ces longs yeux verticaux
 De leur vigilance inflexible :
 Chaque regard qui meurt dans l'ombre de la cible
 Fait place à des regards nouveaux.

Quand l'herbe d'un côté médite une surprise,
 L'herbe d'en face a des soupçons;
 A peine si, parfois, une calotte grise
 Se montre à travers les buissons.

Plus rarement encore un chant triste s'élève,
 Où plane en des mots inconnus
 Un rêve hostile à notre rêve.

Tout est coté, chiffré : taillis, espaces nus,
 Tout a son sort marqué sur des hausses de cuivre.

Chaque moment prépare au moment qui va suivre
Un abominable réveil.

Déjà sur l'horizon s'incline le soleil.

Nous réclamons leur vie, eux réclament la nôtre.
Nous n'avons de commun que cette soif. Rien d'autre.

*

Un frisson lent, parti
De la seconde ligne,
Court sous terre : à ce signe
Chacun est averti.

Approche ton oreille,
Puis chuchote à ton tour :
Aujourd'hui c'est la Veille,
Demain sera le Jour.

Si tu sens que ta lèvre
Sèche et tremble, dis-toi :
« C'est un frisson de fièvre »,
Et fais n'importe quoi.

Mange ou graisse ton arme,
Et, si ton cœur se fend,
Ne crains rien d'une larme,
Mon courageux enfant.

Tu peux encore écrire
Sous le faible rayon
D'un méchant bout de cire
Une lettre au crayon.

Puis, la pliant d'un pouce
Qui la fripe et salit,
Rêver d'une peau douce
Dans la tiédeur du lit;

Revoir dans l'ancien monde
Brusquement entr'ouvert,
L'étroite clarté ronde
D'un calme abat-jour vert,

Une vieille abîmée
Au coin de l'âtre obscur,
Une fleur imprimée
Sur le papier d'un mur,

Un petit œil qui brille,
 Un duvet fin et blond,
 Et le choc d'une bille
 Contre un soldat de plomb....

La chandelle est éteinte,
 Quelle heure?... Pas un bruit.
 Rien dans le sol qui suinte
 Que l'attente et la nuit.

*

Pendant ce temps, là-bas, dans les maisons tranquilles,
 L'enfant dort, un rameau de buis à son chevet,
 Comme les autres soirs la femme se dévêt,
 Et les derniers passants circulent dans les villes.

O vieille vie, ô bruit des pas,
 Sécurité des murs, sommeil de l'innocence,
 Fièvre des beaux bras nus que tourmente l'absence,
 Votre misère à vous c'est de ne savoir pas.

Un volet clos vous trompe, un rideau sourd vous leurre.
 C'est un piège à présent que le repos d'un lit.
 Réveillez-vous, prions. Qui peut connaître l'heure
 Où le sort s'accomplit?

Prions dans les cités avec le hall qui fume,
 Avec les rares feux qui clignent dans la brume
 Sous les balcons déserts,
 Et prions dans les champs avec les métairies,
 Avec tout ce que l'œil au-dessus des prairies
 Voit d'étoiles par les soirs clairs.

Prions avec les seuils, avec les bancs, les tables,
 Et les vieux puits sombres et purs,
 Avec les souffles chauds qui sortent des étables,
 Avec les toits qu'on croyait sûrs.

En avant des convois ronflant de ligne en ligne,
 Plus loin que les tracteurs et les canons pesants,

Prions pour tous les fronts déjà marqués d'un signe,
 Prions pour les agonisants

Prions pour tous ceux qu'un doigt touche
 Près du sourcil :
 Celui qui glisse une cartouche
 Dans son fusil;
 Celui qui tient une grenade

Prête à son poing;
 Celui dont la fanfaronnade
 Ne trompe point;
 Celui qui tire ses cisailles
 De leur étui;
 Celui qui, seul dans les broussailles,
 Rêve; celui
 Qui, troublé, s'applique à retordre
 Un fil tordu;
 Celui qui, parti sur un ordre,
 Se sait perdu.

A genoux, à genoux! voici l'instant terrible
 Où les grains confondus, jetés ensemble au crible,
 Vont s'envoler vers leur destin.
 Faisons de la prière une autre prise d'armes,
 Prions comme on combat, avec des yeux sans larmes,
 Voici le tranchant du matin.

Adieu, père, époux, fils, frère, ami, tous les nôtres.
 Vous n'avez point dormi comme les onze apôtres
 Autour du Maître abandonné.
 Adieu, vous voilà tous marchant la tête droite,
 Défilant pour mourir par une brèche étroite,
 Adieu, l'heure a sonné.

LE JOUR

I

Quatre éclairs brillent sur un bois;
 Quatre coups rageurs partent à la fois;
 Le ciel jette un grand cri, Dieu remonte et s'efface
 Rien que les hommes face à face.

Quatre autres coups, brefs, irrités,
 Emportent dans leur vent les brumes de l'aurore,
 Puis quatre encore,
 Précipités.

Le jour se lève : on entend battre
 Tous les fléaux quatre par quatre.
 L'épi sur l'aire éclate au loin.
 Chaque fléau bat dans son coin.

Tous, soixante-quinze et quatre-vingt-dix,
 Ceux-ci sonnante comme une cloche,
 Ceux-là voix dure, œil sans reproche,
 Aciers gris de la veille, aciers noirs de jadis,
 Le cou tendu, tapent ensemble
 Droit devant eux :
 Le rocher tremble
 Comme un meuble boiteux.

Hors des caissons, sous les ramures,
 Les obus frais, luisants comme des pommes mûres,
 Sortis à la hâte un par un,
 Vont en terre promise exhaler leur parfum :

De mains en mains passe et repasse
 Le même fruit,
 Dont le départ émeut l'espace
 Du même bruit.

Les torsos en nage,
 Les leviers ardents
 Sont comme les dents
 D'un seul engrenage;
 Un fil de laiton
 Nasille dans l'herbe,
 Le tir prend un ton
 Toujours plus acerbe;
 Les cils rapprochés,
 Le pointeur se penche;
 Sur les prés fauchés
 La fumée est blanche.

*

En arrière, les cent-vingt longs
 Ronflent, la gueule haute :
 Les hameaux font les morts dans les creux des vallons,
 La vitre saute.

Trapus, tassés sur leurs patins,
 Les cent-cinquante-cinq écrasent d'un feu courbe
 Les rails lointains,
 La gare et la route où l'essieu s'embourbe.

Et, lent et lourd, le deux-cent vingt
 En cherchant dans sa tête trouve,
 Pour tous ceux qui n'ont foi qu'aux choses qu'on leur prouve,
 L'argument qui convainc.

*

La flamme a délivré de leur contrainte morne
 La foule obscure des métaux :
 Leur règne est arrivé, leur marche horrible écorne
 La face antique des coteaux.

Du beau livre des champs rien ne se peut plus lire :
 Ce qu'après Dieu le laboureur
 Dans la marge avait pu sous l'œil du Maître inscrire.
 Est effacé comme une erreur.

Le fortin perd son épaule,
 Le pin s'abat sur le saule,
 La lèvre des entonnoirs
 Brûle et miaule.

Pointillés de lueurs, d'épais tourbillons noirs
 Déroulent sous les vents de grands rideaux obliques.

Les pilons broient la forêt.

Le soleil, comme au temps des colères bibliques,
 Trébuche et disparaît.

Soudain, du sol ouvert,
 Haute de cent pieds, blanche, étourdissante,
 Une gerbe s'épanouit :
 Dans sa montée et sa descente
 Un blockhaus vert
 S'évanouit.

*

A présent dans le vacarme
 On ne distingue aucun son.
 Un choc arrache une larme,
 Un autre imprime un frisson.

Au troisième, de l'oreille
 Sort une goutte vermeille...

L'air n'est plus, gris pâle ou bleu,
 Ce vin léger, ce délice,
 Mais, solide, un bloc de feu
 Qui brusquement craque et glisse.

II

Dans le boyau d'attaque, un pied sur les gradins,
 Lents, pareils à des morts réveillés dans leur tombe,

Tous se haussent pour voir, à chaque obus qui tombe,
Voler les sacs et les rondins.

Sur les rampes du ciel les trains sinistres roulent,
Ferraillant et sifflant, jusqu'aux butoirs, là-bas....
Dans un nuage ocreux les parapets s'écroulent,
Mais les cris ne s'entendent pas.

Pétards à la ceinture ou baïonnette prête,
Ils attendent, l'œil pâle, assourdis à moitié;
Le casque bas leur fait à tous la même tête,
Plate, fermée à la pitié.

Rien ne subsiste en eux qu'un grand désir farouche.
La femme à ce moment ne reconnaîtrait plus
L'homme qui tant de soirs a gémi sur sa bouche.

Ils escaladent les talus.

*

Ah! voici notre vieille terre,
Qui d'un seul coup jette en avant
Le plus haut feu de son cratère,
Son jeune espoir le plus vivant ;
Voici la sève qui bouillonne
Sur l'arbre émondé par le sort ;

Voici l'acier nu qui rayonne
Comme un rameau rigide et fort;
Voici notre jour qui se hâte,
Armé des conseils de la nuit ;
Les rouleaux ont pétri la pâte,
Voici le four où le pain cuit ;
Voici l'essaim hors de la ruche;
Sur les pas du loup qui débuche
Voici bondir meute et veneurs;
Après le bûcheron qui cogne,
Voici pour la fine besogne
Les menuisiers et les tourneurs.

*

La raison suspend son contrôle,
S'obscurcit, laisse aller la main :
L'improvisateur de son rôle
Aura tout oublié demain.

Nuque basse il court, il se livre
A tous les vents d'un sombre Esprit...

Et pourtant, Seigneur, sur ton Livre
Ce drame aveugle était écrit.

*

La fougasse éclate
Et crache un feu noir,
L'œil fou se dilate,
On tire sans voir.

La terre s'abreuve.
Tac-tac.... le moulin !
Une femme est veuve,
Un fils orphelin.

– Passez les cartouches!
La clameur des bouches
Se perd dans le bruit.

Soudain, il fait nuit
Sous trente paupières.

Pareil au gamin
Qui lance des pierres,
Le grenadier s'ouvre
Un sanglant chemin.

Que le ciel te couvre,
Innocente main!

*

Le ciseau coupe,
Le fusil part,
Un petit groupe
Travaille à part.

Un sifflet bref
Dans l'herbe roule,
Le corps du chef
Bute et s'écroule.

Le pied s'accroche,
On se rapproche....

L'un a jeté
La passerelle,
L'autre a sauté
Déjà sur elle.
Le reste suit.

Dans chaque sape,
La crosse tape,
Le couteau luit.

*

Murs de terre à gauche, à droite,
L'homme en gris et l'homme en bleu
Dans cette vallée étroite
Se rencontrent devant Dieu.

C'est le soir. Le paysage
N'a que quatre pieds carrés.

— Souviens-toi de ce visage
Avec ses yeux effarés.
Souviens-toi pour n'en rien dire
De ce mannequin de cire.

Déjà le masque noircit.

Souviens-toi pour mieux te taire,
Imite en cela la terre
Qui ne fait aucun récit.

*

L'herbe veut qu'on la nettoie.
Va, l'homme en bleu, cherche, fouille,
Mais que ton bras s'apitoie
Quand l'homme en gris s'agenouille.

Les fossés sont pleins de morts,
Va toujours, piétine, enjambe ;
Le ruisseau rougit ses bords
La nuit tombe et le ciel flambe.

Des feux brillent, blancs et verts,
Et tes forces sont usées.
Comment vois-tu l'univers
A la clarté des fusées?

Comment sous l'inclinaison
De ces pâles lueurs brèves
Te vois-tu, toi, ta maison,
Tes amis, tes anciens rêves?

De ton âme d'autrefois
Que reste-t-il à cette heure?
Un corps se traîne, une voix

De plus en plus faible pleure....

Les mains grattent la terre, un jet brûlant qui poisse
Inonde les cuirs en lambeaux.

Nous te crions, Seigneur, qu'auprès de cette angoisse
L'ombre est douce dans les tombeaux.

L'horreur de seconde en seconde
Grandit avec la flamme et les gémissements.
Les bataillons fourbus sont séparés du monde
Par des rideaux d'éclatements.

L'énorme vague sombre un instant repoussée
Vient au pied des coteaux écumer à son tour.
La Nuit avec fureur s'est soudain redressée
Pour effacer l'œuvre du Jour.

Trois fois, de front, en masse, en épaisseurs funèbres,
En rangs lourds et serrés,
Ceux-ci disparaissant dans d'opaques ténèbres,
Ceux-là brusquement éclairés,
Trois fois les hommes gris escaladent la pente
En vain,
Trois fois près du sommet leur colonne serpente
Et retombe au ravin.

Un faisceau de clarté balaie
La prairie et la haie.
Sous ce rayon tendu
Qui se dresse ou se penche,
L'œil est fixe et la face est blanche.

L'appel du mourant n'est pas entendu.

La main recharge l'arme et la tête s'incline,
La manivelle tourne au bord de l'entonnoir,
L'escarpement de la colline
Est tantôt rouge et tantôt noir.

Partout, des fosses retournées
Sortent, terreux,
Les cadavres sanglants des anciennes journées.
Un bras fiévreux
Bouche une brèche.
De quelle soif la gorge est sèche!
Le temps n'existe plus, le courage, la peur,
Tout se confond dans la stupeur.
Le fusil brûle, on tire, on tire....

Jusqu'à ce que, là-bas, comme une eau se retire,
 Laissant des flaques sur les prés,
 Les derniers hommes gris, les épaules penchées,
 Aient disparu dans les fourrés,
 Et qu'au-dessus des morts, des poutres arrachées,
 Des portiques croulants, des arbres abattus,
 Les hurlements de l'air un par un se soient tus.

LE LENDEMAIN

La pluie épaisse dans la nuit
 Partout piétine à petit bruit....

L'un grelotte
 Et l'autre sanglote,
 Et le troisième se tient coi.

– Qui es-tu, toi?

Le troupeau perdu se dénombre.
 Combien sont-ils
 Au bord de l'ombre,
 Clignant des cils?

Combien sont-ils dans la souffrance
 Sur ce sommet?
 Combien sont-ils dans l'ignorance
 Du simple cœur qui se soumet?

Ils sont en vie :
 Ils auraient faim
 Sans cette envie
 De dormir, de dormir sans fin.

Et toujours sur la joue
 Le seul baiser du vent,
 Et toujours l'averse et la boue
 Comme devant.

Presque plus de force
 Et jamais de trêve,
 Vraiment presque rien sous la pauvre écorce
 Que l'esprit qui rêve.

Juste une lueur dans un coin de l'âme

Après la démente,
 Juste assez de flamme
 Pour vivre et songer que tout recommence.

Juste assez de sang au creux d'un vaisseau
 Pour guetter l'aurore,
 Et donner demain ce dernier ruisseau
 Qui palpite encore.

*

Le petit jour, jaunâtre et mou
 Comme une eau lourde entre les sables,
 Les trouve assis, méconnaissables,
 Une quinzaine dans un trou.

Leur uniforme a pris la teinte
 Des sacs de terre et des remblais ;
 Leur voix qu'on pouvait croire éteinte
 Est sourde au fond de leur palais.

Leur langue avec peine articule
 De rares mots, rauques et lents :
 Le nom d'un mort parfois circule
 Entre les casques ruisselants.

Le temps passe, un nuage crève,
 Un brouillard s'accroche au sapin ;
 Ils attendent qu'on les relève
 En partageant leur pain.

*

Découvrons-nous devant ces hommes.
 Sachons, indignes que nous sommes,
 Rester près d'eux à notre rang ;
 Aimons en eux la France même,
 Comme il convient ici qu'on l'aime :
 D'un amour grave et déférent.

Sous le vieux tricorné à cocarde,
 Sous le bonnet lourd de la garde,
 Sous le schako du voltigeur,
 Aujourd'hui sous la bourguignotte,
 Demain, ayant repris la hotte,
 Sous le chapeau du vendangeur,

C'est une France peu connue,
 Apre et profonde, austère et nue,
 Pareille au sol noir des guérets;

Son cœur que l'emphase incommode
 Préfère au ton pompeux de l'ode
 L'ardeur des sentiments secrets.

Les deux mots saints : mère et patrie,
 Ce n'est pas elle qui les crie :
 Avec le calme entêtement
 Du paysan lorsqu'il laboure
 Elle se tait, et sa bravoure
 Est comme un mur sans ornement.

(Janvier–Mai 1916.)

(Le poème de la tranchée, 1916: 9–50)

Marcel Sauvage

Dépot

Eclairs de midi
 Les vitres incendient
 Les murs. J'ai froid.

Il faut que j'écrive
 J'écris ces poèmes
 Des poèmes contre la guerre.

Quand je suis parti
 Je n'avais pas vingt ans
 Le soldat n'était qu'un enfant.

Poèmes encore trempés de mon sang
 Oh ! douleurs prisonnières
 Aux traits si durs

Demain
 Que restera-t-il de vous
 Derrière la grille des écritures ?

(A soi-même accordé, 1938: 13)

Éloignement

La nuit craque, éclate.
 Déjà cicatrisée, la nuit.
 Mais lui
 Sa tête ouverte, son front qui baille
 Et ses hoquets.

Il nous fallait
 Courir, marcher encore, aller jusqu'au bout.
 La boue glissait entre nos pieds.
 Les longs et froids serpents de la boue
 Entre nos pieds.

Je suis revenu quatre fois.
 Il n'était pas mort. Il respirait
 Gémissait comme un enfant
 Vomissait du cerveau sur le guéret.
 A tâtons, j'ai pris ses papiers collés de sang.

Quand je me suis penché la dernière fois
 Sur sa tête éventrée
 C'était la mer, il m'a semblé
 La mer obscure que j'entendais
 Qui se plaignait, douce et lointaine
 Comme éternelle au fond des coquilles désertes.

(*A soi-même accordé*, 1938: 14)

Mains dans la nuit

Ecoute l'écho des lignes
 Cordes où la lumière vibrante
 L'Oiseau Bleu
 S'arrête, se pose et danse.

Je commence à comprendre
 Tu vois, par transparence.
 J'apprends le monde
 Avec mes deux mains grandes.

Elles n'ont plus peur
 De mon visage fermé
 Elles n'ont plus peur
 Mes deux mains blanches désormais.

Lentes, elles ont trouvé mes yeux
 Des yeux clos, chauds
 Comme dans les nids nouveaux
 L'avenir des œufs.

(*A soi-même accordé*, 1938: 25–26)

Printemps 1919

I

C'est la guerre qui passe
 Hideuse, moi.
 Mais en fleurs de joie
 Sur mon chemin
 C'est quand même le printemps
 Car je vais, je m' promène
 Je m' balance parmi les gens.

Ma carcasse de pantin
 J' la sors, j' l'emmène
 Au soleil des avenues.
 Et dans l'ombre des jardins
 Toute ma viande à pansements
 Aux pansements apparue...
 J' la béquille prudemment.

Il fait un p'tit vent doux d' printemps
 On dirait qu' l'embaume l'amour
 Ce p'tit vent si doux... Doux
 A faire pleurer les infirmes pour toujours.

Ah ! jeune corps en mal de caresses
 Beau front crevé en mal de rêves
 Balance toi... toi... balance-toi.

J'en ai vu d' l'espoir
 C'est vrai, depuis qu' la guerre est finie...
 Pour moi, y a qu'à m' voir
 ...Pas la peine, vieux
 N' dis rien, ça vaut mieux.
 Mais j'ai d' la haine...
 J'ai d' la haine, vois-tu.

Pour les femmes, surtout les femmes,
 Quand j' passe près d'elles.
 Toutes, les moches, les vieilles, les belles,
 Avec des chapeaux ou en ch'veux
 En suant ma misère et ma souffrance
 Y a d' l'eau qui noie leurs yeux
 Leurs yeux d' bonnes bêtes et d'anges déchus.

Elles peuvent... Mais l'illusion est morte.
 Leur pitié mouillée
 C'est une insulte, c'est du mépris
 Et j'ai envie, vois-tu

D' leur fêler l' crâne
 A coups de béquille
 D' leur crever l' ventre à coups de béquille

Ah ! les garces
 Comprends-moi, p'tit, si j'appuyais
 Sur leurs gueules de porcelaine

Ma face
 Ma face de cauchemar où suintent
 Les fistules à jamais inguéries
 Elles crieraient, elles crieraient...

Elles ont tremblé
 Elles ont pleuré
 Elles ont fait la noce
 Acclamé les martyrs
 C'est vrai peut-être...
 Y a plus sûr
 Elles ont tourné les obus...

Elles nous ont soigné.
 Ah ! comme elles nous ont soigné
 Les femmes, avec le sourire
 Nos femmes, nos sœurs...
 Nos mères... Et d' quel cœur !
 Pour qu'on y r'tourne
 Là-bas.

II

Libre
 L'argile suce les dernières flaques rouges.
 Un battant d'or et de lumière
 Printemps
 Sous la cloche d'azur
 Sonne la gloire de vivre.

A vous, amis
 Les larves blanches
 Sous la terre noire où les racines s'étendent.

C'est le temps des neiges odorantes
 Les aubépines fleuries flambent.
 Les femmes aux joues rosies
 Appels de joie parmi la vie
 Ont des sillages parfumés
 Où meurent nos rancœurs.

Vous
Amis
Les larves vous hantent.

Hosanna !
Sous la caresse des nuages
Les nids qui chantent
Les tziganes empourprés, les violons tendres
Les herbes
Herbes douces de l'oubli.

Vous
Amis
.....

III

C'est encore le temps des cerises.
Piqûres. L'arbre est en sang.
Dégoût du sang.

La guerre est finie depuis longtemps
Les cerises
Seraient-elles comme des souvenirs ?

Sans mourir, naguère,
Ai-je donc porté ces grandes fleurs qui brillèrent
Les plaies et les médailles de la guerre ?

Ici
Mes livres sont les bornes du soir
Et le pain de ma vie.

(*A soi-même accordé*, 1938: 28–33)

L'écho nous trompe

Une, deux...
Petits soldats bleus
Au choix, ou kaki...
La mort est un cri.

Le sang lourd de la terre
Monte à travers les choses
Au front altier, au front léger
Des hommes et des roses.

Amie, je t'envoyais des ancolies
Jadis, cueillies parmi des ruines.

Soldat, soldat, tes ancolies...
 Au pas mes souvenirs, au pas mon amour !

Chaque nuage nous promet chaque fois, ici
 (Partout alentour et tout le jour
 Sonne le binio des canons longs)
 Le lit étroit d'un cercueil d'amour.

Ainsi tournoie la mort, ainsi joue-t-elle
 Dans la fumée à coups de boules de neige
 Oh ! nos bien-aimées, ces voiles de la noce...
 Une, deux... à tire d'ailerons, petits soldats bleus.

(*A soi-même accordé*, 1938: 36)

Rappel

Si tout à coup
 Du sang perlait au long
 Des meubles d'acajou
 Et des murs et des tentures
 De vos salons?

Si, dans la nuit, tout à coup
 Les lampes saignaient
 Lumières, comme des plaies.
 Si vos tapis gonflés, alors
 Eclataient comme le ventre des cheveux morts?

Si les violons
 Reprenaient
 Les sanglots des hommes
 Le chant final des hommes
 Aux front éclatés sur toutes les plaines du globe.

Si vos diamants, vos clairs diamants
 N'étaient plus que des yeux
 Pleins de folie
 Autour de vous, dans la nuit
 Tout à coup?

Que diriez-vous de la vie
 Au squelette apparu
 Immobile et nu
 Seulement marqué
 D'une croix de guerre?

(*A soi-même accordé*, 1938: 43–44)